

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire



n° 56



Jean MABIRE
L'encre verte



Arnvald du Bessin
À la source du naturisme



Gautier
La jeunesse en plein air



2110 7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €



L'encre verte



Ce trop court texte rédigé en 1993 par Jean Mabire nous plonge dans un sujet assez inhabituel de l'écrivain, et pourtant ! Jean Mabire fut toujours très proche de la terre et de ses peuples, il fut toujours à la recherche du vrai, du beau, du grand. Jean Mabire était un esthète de et dans la vie. C'est au contact de la nature que l'on perçoit complètement son « moi », son ressenti intérieur.

Ce texte ne devrait pas être orphelin, à quoi fut-il destiné ? À un hymne à la nature dans lequel il aurait figuré en introduction ? À un article pour une revue spécialisée dans le but de démystifier l'écologie politique ? Car c'est bien cette méthode que conteste Mait' Jean dans son exploitation actuelle. Cette approche littéraire nous laisse toute latitude pour imaginer un développement à la pensée naturelle de son auteur, une pensée, pour lui, primordiale !

Avant que naisse la science écologique qui se veut, à la base, protectrice de la nature et de l'environnement qu'elle offre aux espèces humaines, animales, végétales, existe une doctrine que l'on nomme naturisme. C'est cette étape qu'il ne faut pas brûler lorsque l'on parle d'écologie et encore plus si elle est qualifiée de moderne. Ce n'est pas la nature qui doit se plier à l'homme ni même le contraire, mais bien une volonté d'harmonie dans la recherche d'un ordre naturel. Découle de cette doctrine, le naturalisme. Les deux ont été déformés, vulgarisés, instrumentalisés, exploités, remplacés dans la pensée commune par l'écologie. Si l'écologie, au départ, est une science, elle est devenue aujourd'hui, un four tout utilisé particulièrement à des fins politiques et mercantiles.

La pensée de Jean Mabire est donc de revenir aux origines dans leur pureté. C'est à la source qu'il faut s'abreuver et non se laisser emporter au souffle des éoliennes, ne sommes-nous pas peuples des sources et des forêts ?

Les premières croyances et religions furent inspirées par l'adoration des forces naturelles prenant naissance dans le cosmos. Le **professeur Haudry** nous explique ici le développement de telles croyances chez les Indos-Européens.

Jean Mabire prend une position politique concernant la vision actuelle de l'écologie, considérant que celle-ci est dirigée par des forces contre nature, antinaturelles. C'est également l'avis de **Georges Feltin Tracol** qui nous développe un regard plus sain de l'écologie que nous adoptons.

Le naturisme est une allégeance à la simplicité, peut être également, surtout, l'expression entière de la Liberté, cette Liberté que nous pouvons y retrouver car beaucoup sont spoliés de celle-ci par la société actuelle à un tel point qu'ils n'en ont même plus aucune notion ou alors, très déformée.

C'est également une recherche de la sagesse, d'une vie équilibrée et honorable, une forme de transcendance de l'être tourné vers les éléments et les astres, c'est-à-dire le rythme des temps. C'est ce que nous font ressentir **Bruno Favrit** ainsi qu'**Arnaud du Bessin** qui, par leurs réflexions philosophiques ou historiques, nous font mieux pénétrer l'esprit par lequel il est bon d'évoluer afin de sortir de cette société viciée qui nous étouffe. Parallèlement, comme le fit Jean Mabire tout au long de sa vie, nous devons donner des repères à notre jeunesse afin de la guider dans cet univers inconnu d'elle et lui transmettre ce lien profond qui doit toujours exister entre l'être et la nature. C'est la direction que nous donne **Gautier** en nous retraçant l'histoire d'une époque riche consacrée à l'émancipation saine de la jeunesse.

Par ailleurs, il n'est pas possible de quitter ce sujet sans évoquer la personnalité de Konrad Lorenz l'éthologue qui marqua réellement sa génération. L'homme qui parlait aux oiseaux dont Jean Mabire trace le portrait dans son excellent « *Que Lire ?* » numéro 8.

« **Nous ne pouvons changer le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas** » nous disait Jean Mabire alors ! Allons puiser dans la nature l'une des raisons de continuer à nous battre.

Bernard Leveaux

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €

☐ Adhésion de soutien 30 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. : _____

Fax : _____

Courriel : _____

@ : _____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
BP 14
F 59 137 Busigny



L'encre verte

Les rapports de la littérature et de l'écologie se nouent dans une école buissonnière très loin des classes de droite et de gauche.

Ennuyeux au point d'en être devenu illisible, Jean Jacques Rousseau fait surtout figure de prophète pour ceux qui ne l'ont pas lu. On en a fait le responsable de la Révolution. Pourquoi ne pas en faire aussi le précurseur de l'écologie ? N'a-t-il pas parlé aussi bien – ou aussi mal – de la nature que de l'égalité ?

Bernardin de Saint Pierre, que l'on retouchera tout à l'heure, le remet très justement à sa place : « **Rousseau est le philosophe des malheureux : Il plaide leur cause et pleure avec eux...** ». C'est sans doute ce qui le rend aujourd'hui si moderne : Son côté larmoyant, « humanitaire », geignard.

Il est incroyable qu'un penseur aussi sommaire et aussi utopique soit parvenu à bluffer quelques-uns des grands esprits de son temps : « **Avec Rousseau, c'est un monde nouveau qui commence** », dit Goethe. Et Hölderlin l'apostrophe : « **Tu discernes au premier signe ce qui va s'accomplir !** » Il est vrai que ce sont des Teutons précurseurs des « *Grünen* » d'Outre Rhin.

Il impressionne pourtant Stendhal et Lamartine. Mais Flaubert ne se laisse pas prendre : « **Cet homme me déplaît, je crois qu'il a eu une influence funeste. C'est le générateur de la démocratie envieuse et tyrannique** ». Le Rouennais ne laisse pas au Genevois un poil de sec !

Nietzsche l'achève de toute son amère lucidité : « **Rousseau, ce premier homme moderne, idéaliste et canaille en une seule personne, qui avait besoin de la « dignité morale » pour supporter son propre aspect, malade d'un dégoût effréné, d'un mépris effréné de lui-même. Cet avorton qui s'est campé au seuil des temps nouveaux...** »

De nos jours, un bon romancier et musicologue, trop méconnu, Marcel Schneider, lui a consacré, dès 1978, un fort enthousiaste petit livre, paru aux éditions Pygmalion : *Jean Jacques Rousseau et l'espoir écologiste*.

D'abord, qu'est-ce l'écologie, terme créé en 1886 par le naturaliste allemand Ernst Haeckel ? Cette démarche, devenue fort électorale, se caractérise avant tout par un refus du progrès matériel, provoquant une rupture entre l'homme et son milieu. On ne peut imaginer conception davantage conservatrice et même réactionnaire ressortant de la droite la plus caricaturale.

Le paradoxe est que l'ancêtre Rousseau passe pour un homme de gauche et que nos écologistes d'aujourd'hui sont souvent nos gauchistes d'hier et nos marxistes d'avant-hier.

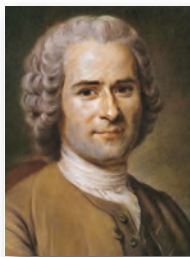


Au XVIII^e siècle, qui est comme on le sait le *Siècle des Lumières*, la dénonciation du progrès, « impudent et imprudent », est dans l'air. Ce sera l'originalité du grand Jean Jacques de l'émettre « **avec une conviction frénétique, avec un génie ardent et trouble auquel le monde n'a pas résisté.** »

Une lecture hagiographique du personnage en fait, deux siècles après sa mort, « **le champion de l'ordre naturel, de la liberté intérieure et de la dignité de l'homme** ». Ce sont là de bien grands mots, alors que le respect de la Nature est une contrainte et non une liberté et que la dignité de l'homme reste, malheureusement, la notion la plus floue qui se puisse imaginer, au siècle de l'abrutissement médiatique chez les uns, de la tyrannie totalitaire chez les autres et de l'imposture généralisée que recouvre le projet même de gouvernement mondial.

Les écologistes ne sont pas plus hors des servitudes de notre monde que Rousseau ne l'était des siennes.

Remplacer le cynisme voltairien par le moralisme rousseauiste ne va très loin. D'autant qu'il n'existe pas d'écologie intégrale : nos modernes « naturistes » veulent défendre l'environnement en préservant les espèces naturelles, à condition toutefois qu'elles soient animales et non humaines. Les peuples n'existent pas pour eux. Il faut sauver les dauphins, les éléphants ou les palombes, mais peu importe à leurs yeux que disparaissent les Corses, les Bretons ou les Basques ; et aussi les Touaregs, les Croates et les Zoulous, espèces combattives mais menacées.



Rousseau séduit encore parce qu'il propose ce qui fait toujours rêver : une utopie. Cette idée de la vertu qui appartiendrait au « bon sauvage » est désormais reprise par des écolos qui n'hésitent pas à parler d'intégration et d'assimilation des immigrés, sans penser que le bulletin de vote hexagonal est la première négation de l'identité profonde des allogènes.

Rousseau connaissait déjà ces contradictions qui prônaient une liberté individuelle et égoïste, c'est-à-dire le contraire de ce qui allait devenir au cours du XIXe siècle l'idée essentielle (et nécessaire) des vrais socialistes. Il défend une sorte de concept idéal, sans référence à la réalité historique, c'est-à-dire à la fois au réalisme et à la tradition. Il est le précurseur d'une pseudo-écologie sectorielle et impérialiste, dont finalement l'Homme et non la Nature serait le centre.

C'est un philosophe encore frotté de calvinisme, le contraire d'un homme libre. Inquiet souffreteux, émotif, il cherche dans la nature une consolation à ses propres misères et ses propres échecs. En cela, il est d'ailleurs le précurseur des écologistes contemporains, ratés de la vie sociale, aigris, marginaux.

On a gardé de son enseignement une notion essentielle, qui devait fleurir sous le régime de Vichy et se nomme « **le retour à la terre** ». Il n'est que de voir ce que le monde moderne a fait de la paysannerie et de la ruralité pour certes éprouver une nostalgie s'exprimant très bien dans une formule récemment utilisée par les manifestants anti PAC : « **Pas de pays sans paysans** ». Monsieur de la Palice l'aurait dit avant Rousseau.

Cette immersion dans la Nature, la grande Terre-Mère, a été certes pressentie par l'auteur d'*Émile*, mais il n'a pas su lui donner d'autre contenu que sentimental. Il n'a pas senti la richesse des traditions, de la médecine populaire, de l'artisanat, des « **méthodes naturelles** » qu'il s'agisse de gymnastique ou de contraception.

Les écologistes sont-ils vraiment les héritiers de Rousseau ? On peut en douter quand un observateur aussi perspicace que Bertrand de Jouvenel analyse son idéal de société, « **où la morale était stable, où la puissance de l'État était réduite, où les institutions avaient tendance à conserver et à accentuer les caractères nationaux distinctifs** ».

L'internationalisme et le mondialisme, que défendent de nos jours les écologistes, sont intrinsèquement antinaturels.

La rêverie et l'herborisation ont désormais cédé le pas à une fantastique ambition politique ou plus exactement politicienne. Mais Rousseau devrait depuis longtemps être habitué à se voir trahi par des disciples abusifs. Il ne serait pas le seul cocu du Panthéon.

Combien plus réjouissant et somme toute plus « naturel » que cet Helvétie casanier apparaît, le Normand voyageur **Bernardin de**



Saint Pierre, d'un quart de siècle son cadet. Lui, au moins, il savait que le monde était autre chose qu'un décor et ses contemporains des êtres de chair et de sang et non de simples silhouettes, comme on disait alors. Il vagabonde à la Martinique – ça c'est chic – avant d'étudier dans les collèges de Jésuites à Caen et à Rouen. Il fait campagne très jeune dans le pays de Hesse, se voit cassé de son grade pour quelque incartade, part à Malte étudier les fortifications. On le retrouve en Hollande, en Allemagne, en Russie, en Pologne, Européen bien avant que l'on « construise » l'Europe.

On le soupçonne fort d'être un agent secret, une sorte de James Bond, qui part se reposer de ses aventures sous les cocotiers de l'île de France, aujourd'hui île Maurice.

Assez naïf pour être impressionné par Rousseau, il publie en 1784 ses *Études de la Nature*, fort supérieures aux confessions et autres *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

Il récidive en 1796 avec *Les Harmonies de la Nature*, après s'être rendu célèbre avec son immortel roman *Paul et Virginie*, auquel Chateaubriand reconnaît par-delà le Couesnon, quelque mérite.

Il réussit à traverser sans mal la Révolution française, malgré son patronyme nobiliaire, et se fait nommer intendant du Jardin des Plantes et du Cabinet d'Histoire Naturelle. Professeur à l'École Normale Supérieure et membre de l'Institut, c'est un incontestable savant et un gaillard vigoureux qui trouvera le moyen d'épouser à plus de soixante ans un tendron de vingt printemps. On est loin du geignard Rousseau !

Sa rêverie conduit Bernardin à bâtir un système plus réaliste qu'il n'y paraît, même si ses observations ne manquent pas de cocasserie. Chacun connaît sa remarque sur le fait que le melon possède des côtes afin de pouvoir être consommé en famille ! Il divinise la Nature au point de lui attribuer une intrinsèque perfection, dont il rend grâce au Créateur. Il affirme ainsi que Dieu a voulu que les puces soient noires pour qu'on puisse les attraper sur notre peau blanche.

— *Et les puces des nègres ?* Interrogea malicieusement une certaine madame Arvède Barine.

Comme quoi, on peut être précurseur de l'écologie et ne point tout prévoir ! Mais il n'en appartient pas moins à ce type de savant défenseur à tous crins de l'environnement, réussissant à se composer un personnage qui tient la route, entre le commandant Cousteau et le professeur Dumont. Et quand il écrit *La Chaumière Indienne*, il a bien du talent. S'il lui arrive d'être drôle malgré lui il n'est jamais ennuyeux.

Ce n'est pas rien d'avoir été le précurseur de la littérature exotique. Bernardin ouvre ainsi une voie royale dans laquelle va s'engouffrer Chateaubriand, payant en force sur l'interminable fleuve des Natchez. Bien davantage que Rousseau, l'auteur de *Paul et Virgi-*



nie annonce le romantisme. Et que serait l'écologie sans le romantisme ? Une théorie scientifique incapable de prendre la relève de tant d'idéologies moribondes, avant de se déliter à son tour.

Finalement, Rousseau est un homme de nulle part et Bernardin un homme de partout. Il manquait à la future écologie celui qui allait lui apporter une de ses dimensions essentielles et souvent réfutée par des ingrats et des ignares : l'enracinement.

Enfin Mistral vint.



Le « Frédéric » naît au mas du Juge à Maillanne, dans les Bouches-du Rhône, en 1830. C'est toute la Restauration qui le sépare de Bernardin, disparu en 1814, après avoir été le véritable fondateur de cette philosophie de la Nature, appelée à une si contradictoire postérité.

Mistral ne prétend pas être un novateur mais un mainteneur. Tout naturellement, la vision du monde de ce génial fils de la Provence et du soleil insère l'homme dans son environnement ancestral et naturel. Sa défense de la langue d'oc, qui aboutira à la création du Félibrige, n'est qu'un aspect de son œuvre. C'est un géant, non pas tant par le nombre ni même le poids de ses œuvres mais par son personnage lui-même. On imagine mal son rayonnement. Il a fait longtemps figure de mage, de « gourou » dirait-on aujourd'hui. Lamartine qui ne craignait pas de faire très fort le prenait tout simplement pour le nouvel Homère : c'est peut-être lui faire trop d'honneur. Mais la réconciliation de l'homme et son milieu, en un siècle qui allait voir le développement anarchique de l'industrialisation et de l'urbanisation, prélude du saccage de toute la planète, est une entreprise qui mérite plus que le respect, l'admiration.

Ce chantre du sang et du sol est finalement un homme de l'avenir davantage que du passé. Plus que nul autre, il apparaît comme le précurseur de la véritable écologie, de l'écologie intégrale qui ne sépare pas, selon la religieuse formule, « ce que Dieu a uni ». C'est sans aucun doute un de nos très grands poètes politiques. Son disciple Charles Maurras ne s'y est pas trompé : « **Ce poète rustique est aussi un poète aulique et curial, son auditoire naturel est formé des maîtres des hommes** ». Pourtant, Charles Maurras, et davantage que lui Léon Daudet, et encore bien davantage qu'eux Jacques Bainville, vont s'éloigner des enseignements telluriques du créateur de Mireille et de Calendal.



Celui qui va finalement le mieux comprendre Mistral, c'est **Barrès**. Lorrain et auvergnat tous ensemble, il tire de ce métissage une véritable passion de l'enracinement. Peu chrétien, il ne partage guère les velléités théistes d'un Rousseau ou d'un Bernardin.

Pétri de culture classique, alors qu'il est, même député, un personnage totalement romantique, il rendra un bel hommage au maître des îles d'Or. Il faut lire attentivement ces quelques lignes, car on y peut découvrir une vision totalement nouvelle de ce que l'écologie peut avoir de plus véridique et de plus fondateur :

« **Mistral a restauré la langue de son pays, et par là, en même temps qu'il retrouvait une expression au contour des rochers, à la physionomie des plantes et des animaux, à la transparence de l'air, à la beauté des nuages et par cette même voie aux mœurs locales, il restituait à son univers natal son sens naturel. Il a rendu confiance à une société qui s'était désaffectionnée d'elle-même** ».

Ce jugement confirme l'influence véritablement fantastique de Mistral, à qui plus de vingt livres ont été consacrés. Il reste le Guide surpassé d'une conception globale de l'univers, où l'avenir de l'homme est inséparable de la sauvegarde de la Nature, c'est-à-dire non seulement du paysage, de la flore, de la faune, mais aussi du plus naturel et du plus permanent des environnements : le peuple dans son intégralité, indigène et créatrice.

Et Barrès lui-même ? Trop artiste et trop politique, trop parisien, trop bourgeois de Neuilly, il va vite donner dans l'abstraction, après avoir pressenti toutes les catastrophes où conduit le destin des Déracinés. Écrivain de génie ou du moins de talent, il est passé, au fil des années, du culte du moi à la défense du pré carré, ne parvenant pas à traduire dans ses romans, ses intarissables carnets ou ses discours à la chambre, les réalités charnelles de son patriotisme. Chez lui, l'intelligence obscurcit l'instinct et la culture supplante la nature. C'est là le grand débat qui va dominer un siècle sur lequel il aura finalement peu de prise.



Les hommes – et les femmes – nés après le second empire posséderont souvent des fibres sentimentales qui les rendront perméables aux forces naturelles et aux lois invisibles de l'univers.

Il existe chez de nombreux écrivains venus au monde entre les deux guerres de 1870 et de 1914, ce que je nommerai un courant « franciscain », dont le ton prend aujourd'hui une résonance que l'on pourrait qualifier d'écologique.

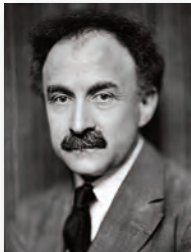
Franciscain ? Sans nul doute. Il faut citer « le pauvre d'Assise » qui, dès le début du XIII^e siècle, énonce les grandes vérités d'une religion qui devient effectivement « un lien » entre l'homme et la Nature, sous le regard du créateur. Écoutons-le, avant d'aller plus loin :

*Loué sois-tu, Seigneur,
Avec toutes tes créatures
Et tout particulièrement
Notre frère le soleil*



*Qui nous donne le jour
Et par qui tu nous éclaires
Et qui est beau et rayonnant*

Celui qui parlait aux oiseaux et aux étoiles peut, sans paradoxe, apparaître comme le précurseur de toute la littérature enracinée, la seule que l'on puisse considérer comme véritablement et totalement « écologique ».



Dans un livre récemment ré-édité par le Trident, **Abel Bonnard**, montre bien tout ce que nous devons à Saint François d'Assise, ce moine qui se situe étrangement aux confins du paganisme et du christianisme, aux frontières du mysticisme et de l'écologie. Voilà qui donne un éclairage un peu plus noble que

celui des projecteurs braqués sur les récentes toutes électorales !

Pour en revenir à la littérature, le premier nom qui surgit parmi tous ces vigoureux écrivains de la terre nourricière et de la tradition charnelle est bien celui de **Colette**, chantre exemplaire et sensuel d'une Bourgogne dont elle conserva jusqu'à sa mort le savoureux accent. Au-delà des situations scabreuses qu'elle affectionnait, ressurgit toujours le mirage de l'enfance, de la maison, de la vigne. Inséparable

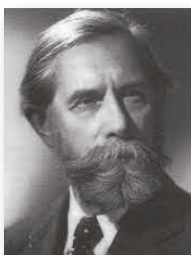


de la course des nuages et du minois de ses chats, elle reste même clouée dans un fauteuil d'impotente une robuste fille de la campagne qui s'enivre de tous les sucs de la terre. On n'a pas assez souligné tout ce qu'il peut y avoir dans son œuvre de célébration de la Nature – sans aucun jugement moral, qui n'aurait rien à faire en la matière. Peu d'écrivains ont exprimé un tel amour de la vie plantureuse.



Moins connue que la fille de Saint Sauveur en Puisaye apparaît sa contemporaine, l'enfant de Honfleur et de sa côte de Grâce, **Lucie Delarue Mardrus**. Un de ses vers resté célèbre exprime bien tout l'amour que portait à sa bourgade natale cette jeune Normande de l'Es-

tuaire : « **L'odeur de mon pays était dans une pomme** ». On ne peut mieux célébrer l'agriculture biologique ! Un jour, elle retrouvera peut-être, avec une chaleureuse biographie, le rayonnement d'une romancière très, populaire entre les guerres mondiales et injustement oubliée de nos jours.



Arrive alors, de la province voisine, surgi du marais de la Brière, un seigneur campagnard avec ses guêtres de chasseur, sa cape de berger, sa barbe broussailleuse et des yeux d'océan. Il a naguère obtenu un des premiers prix Goncourt avec *Monsieur des Lourdines*.

Alphonse de Châteaubriant, ami de Romain Rolland dont il partage la passion pour la musique et pour l'Allemagne, sans le suivre dans ses engagements politiques communistes, va faire figure de prophète. Sa passion de l'enracinement et de la celtitude, sa réputation d'écrivain régionaliste, son interprétation originale du christianisme, son émerveillement devant toutes les manifestations de ce qu'il estime l'ordre naturel, va le conduire, au cours d'un voyage outre-Rhin, en 1936 à imaginer un national-socialisme assez fantasmagorique, dont il va devenir l'inlassable commis voyageur. Certains vont trouver délirant son reportage *La Gerbe des forces*. Ce livre n'en restera pas moins comme l'évocation la plus poétique du combat et de la fusion des deux idées antagonistes de culture et de nature. La cathédrale y tient autant de place que la forêt, le verbe dépasse la pensée, les vieilles divinités wagnériennes ressurgissent dans le grésillage des torches. Ce vieux gentilhomme d'un autre monde sera sans nul doute le plus fidèle traducteur d'un ancestral romantisme germanique qu'il rêve d'acclimater en Brocéliande.

Autre Breton, médecin de marine, **Victor Segalen**, va découvrir en Océanie des images qui corroborent sa vision de navigateur celtique ébloui par un ordre élémentaire et naturel du monde. Il trouve chez les indigènes les plus primitifs des vérités qui le consolent d'un monde moderne et mercantile qu'il déteste. Ainsi écrit-il les *Immémoriaux*, ce livre de rejet absolu de la civilisation et de la modernité.

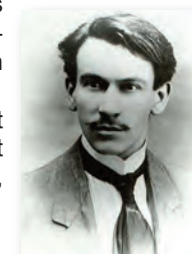


En Somalie ou en Éthiopie, **Henry de Monfreid** fera la même découverte. Vieux pirate de la mer Rouge, il rejette le monde des civilisés. Mais, à l'inverse de tant d'écolos pacifistes, pétris d'un humanitarisme laïc qui tente de prendre la relève de la charité chrétienne, il sait que la Nature n'est pas bonne, mais cruelle. Les bêtes et les hommes de cette corne de l'Afrique sont des fauves. Le monde de l'aventure est impitoyable. La vie est une lutte à mort. Pour ce précurseur scandaleux de l'écologie, le respect de la vie est d'abord le respect de la force : L'amour fait place au combat.



Il existe toute une génération d'écrivains de la terre. Ayant vingt ans dans les premières années du XXe siècle, ils semblent pris de vertige devant la disparition plus ou moins programmée du monde de leur jeunesse, celui de la province fidèle, des traditions transmises de génération en génération, des valeurs que l'on pouvait croire « éternelles ».

Louis Pergaud, qui devait être tué à trente-trois ans durant les combats du printemps 1915,





aima avec passion son terroir de Franche Comté. Fils d'un instituteur rural, il devait rester toute sa vie marqué par une enfance où les animaux tenaient une place essentielle. En témoigne le livre qui lui valut un des premiers prix Goncourt : *De Goupil à Margot, histoires de bêtes*. Il sut renouveler ce genre difficile, mettant aussi bien en scène un chien de chasse qu'un corbeau, auxquels il sut donner une présence vite familière à des lecteurs séduits par un don d'observation de la Nature qui l'apparente parfois à Jules Renard. Son livre le plus connu, *La Guerre des boutons*, témoigne d'une tendre ironie pour la vie quotidienne des villages d'autrefois.



C'est cette même veine, rurale et un brin nostalgique, qu'a exploitée **Ernest Péron**, lui aussi prix Goncourt avec son roman *Nêne*. Entre Poitou et Vendée, il reste un homme de l'ouest, attaché à son département des Deux-Sèvres et fort conscient de son rôle de tête de file des écrivains régionalistes jusqu'à sa mort en 1942. Soucieux sans doute davantage des paysages que des caractères, il décrit très bien cette profonde communion avec la nature qui est bien l'essentiel d'un genre littéraire fort éloigné des préoccupations parisiennes.



Alain Fournier, par contre, réussira à établir le lien entre une enfance Solognote et Berrichonne qu'il ne renie certes pas et une adolescence marquée par la découverte de la vie intellectuelle de la capitale. Tombé lui aussi comme Pergaud pendant la Grande Guerre, il est peut-être davantage un écrivain de la féerie que du terroir. Pourtant *le Grand Meaulnes*, par son souci des paysages et surtout des atmosphères s'apparente à ce que le roman régionaliste a produit de meilleur.



Le cas d'**André Demaison** est totalement à part puisque ce Bordelais préféra sans nul doute l'exotisme à l'enracinement. Il va beaucoup séjourner outre-mer, surtout en Afrique. Il sera, dans la lignée de Pergaud mais avec peut-être plus de force, le romancier de la vie animale. Son œuvre s'inscrit, sans nul doute, dans le souci contemporain de la défense des espèces menacées... On peut lire encore *Le livre des bêtes* qu'on appelle sauvages, qui parut en 1929 et fut à l'époque une révélation pour un public de plus en plus sédentarisé. Le succès fut tel qu'il le renouvela quelques années plus tard avec *La Comédie animale* et se posa en grand défenseur de la vie primitive. On le compara sans doute un peu rapidement à Kipling, dont les Français connaissent surtout *Le Livre de la Jungle*. Demaison n'en a pas

moins le mérite d'avoir le premier exploité un genre littéraire insolite en choisissant les grands fauves comme héros de ses romans et de ses nouvelles.

Un amour quasi charnel du terroir

Pendant que des écrivains découvraient ainsi la Nature sur les pistes de l'Empire, d'autres, au contraire, se limitaient volontairement au cadre de leur province natale.

Deux d'entre eux sont nés la même année, 1887 : l'Auvergnat **Henri Pourrat** et le Normand **Jean de la Varende**. Ils se ressemblent par plus d'un trait et sont également morts la même année : 1959.

On a parlé, à propos du grand roman en plusieurs épisodes *Les Vaillances*, farces et aventures de Gaspard des Montagnes, d'une véritable « saga auvergnate ». Est-ce l'omniprésence des volcans, pourtant éteints, dans un des plus rudes paysages, longtemps marqué par un tragique isolement ? Né et mort à Ambert, Pourrat fut une sorte d'écrivain paysan dont les livres s'apparentent, plus encore qu'aux contes, aux « veillées » d'autrefois dont ils ont gardé le rythme à suspense et souvent le halo de mystère. Fort peu intellectuel, l'auteur de livres nourris de toutes les traditions d'une Auvergne encore primitive a recueilli inlassablement pendant toute sa vie les histoires et les légendes du pays de sa jeunesse. Il se situe à la rencontre des deux grandes traditions de notre monde, la païenne et la chrétienne inextricablement emmêlées dans une même émotion devant une Nature grandiose, dont les excès mêmes témoignent d'une force singulière, omniprésente dans une œuvre finalement très hors du temps. Gaspard est un héros qui échappe à son époque pour devenir d'abord l'homme d'un paysage, celui des « Montagnes » d'une « nation arverne », symbole même d'une Gaule finalement invaincue. Pendant la dernière Guerre, Pourrat va publier un roman *Vent de Mars* et un essai *L'Homme à la bêche* vibrant plaidoyer en faveur de ce « retour à la terre » dont parlait tant la propagande du Maréchal. Si son œuvre s'inscrit alors dans le cadre de la Révolution nationale, elle prend une incontestable dimension tellurique, quasi-religieuse.



Le paysan n'est plus seulement le producteur mais le précurseur d'une nouvelle civilisation dominée par des « vertus rurales » que l'on dirait aujourd'hui écologiques. Le romancier du Puy de Dôme est sans nul doute le plus caractéristique des écrivains exaltant une communauté traditionnelle échappant à toutes les tentations du monde moderne. À travers une œuvre particulièrement abondante, il n'a cessé de célébrer « **la terre qui, elle, ne ment pas** », formule prononcée par le maréchal Pétain, mais qui fut imaginée par **Emmanuel Berl** – dont le court récit *Regain en Pays*



d'Auge – exprimera après la guerre des idées cette fois expressément écologiques.



C'est dans le Pays d'Ouche voisin que va naître, vivre et régner le vicomte **Jean Mallard de la Varende** qui est, lui, un gentilhomme écrivain. La plus grande partie de son œuvre, qui regroupe une bonne centaine de titres, est consacrée à son pays natal. Si ses idées politi-

tiques semblent se résumer à la formule de l'Ancien Régime « **pour Dieu et pour le roi** », on y découvre un amour quasi charnel du terroir, qui va bien au-delà de la simple nostalgie d'une civilisation en train de disparaître.

La Varende exprime les idées qui lui sont chères dans tous ses livres, à commencer par la trilogie célèbre de *Nez de cuir*, *Man d'Arc* et du *Centaure de Dieu*. On retrouve ces mêmes choix dans ses récits historiques et surtout dans ses nouvelles. Les personnages, toujours hauts en couleurs, qu'il s'agisse de seigneurs pleins de « glorieuseté » ou d'humbles paysans, ne s'expliquent que dans leur cadre. Le paysage est absolument capital, déterminant avec ses floraisons et ses averses de pluie tiède. Peu d'écrivains ont réussi, dans un vocabulaire d'une étourdissante richesse, à insérer leurs personnages dans un cadre historique et saisonnier aussi précis, aussi sensible. La Varende ne décrit pas la Nature, il la fait vivre. Elle participe à l'action et donne à tout être une subtile coloration : Il s'agit toujours des gens d'ici et non d'ailleurs. Ses livres sont parfois un peu imperméables aux « horzains », c'est-à-dire ceux qui sont étrangers à la Normandie, tant ils sont volontairement « indigènes ».

On y voit revivre, dans le cadre naturel immuable depuis des siècles, les « manants », c'est-à-dire, selon l'origine du mot, « **ceux qui demeurent** ».

Un petit livre, sorte de recueil de types ruraux, comme *La Normandie en fleurs*, tout à fait caractéristique d'un talent très particulier, celui de ne jamais séparer les hommes et les femmes de leur environnement quasi-charnel. Chaque livre de La Varende est non seulement une aventure, mais aussi une promenade.



De très peu le cadet de Pourrat et de La Varende, **Maurice Genevoix** appartient sans nul doute à la même famille. C'est un terrien résolu. Homme de la Loire, chanteur du Nivernais, de la Sologne et de l'Orléanais, il fut profondément meurtri par une guerre vécue dans la souffrance quotidienne

des « poilus » et qu'il évoquera magistralement dans ses premiers livres, illuminés du souvenir de ses camarades disparus. De cette expérience, il tirera une véritable philosophie de la vie qu'il exprimera un jour dans son essai *La Mort en face*. Mais l'ancien combat-

tant, grièvement blessé dès la bataille de la Marne, va trouver dans la Nature une réponse à toutes les questions qu'il porte en lui. La forêt, les étangs et le fleuve constituent, bien plus qu'un décor, un véritable « lieu de vie », où règne une souveraine harmonie qui dépasse de beaucoup les préoccupations politiques et même religieuses de la plupart de ses contemporains.

Genevoix est un homme dont l'univers tout entier va être dominé par un véritable retour à ce qu'on pourrait nommer la loi naturelle. Dans cet ordre qu'il restitue, il sait mettre chaque être à sa place. On le voit dès son premier grand roman *Raboliot*, qui annonce sa passion pour les animaux. Après avoir chanté *La dernière harde*, il va, en marge de ses romans, publier plusieurs *Bestiaires*. Élu à l'Académie française au lendemain de la dernière guerre, il n'en restera pas moins un homme de la terre, un écrivain forestier, capable d'aborder des sujets fort divers, sans jamais oublier qu'il n'est de vérité que dans ce grand lien avec la Nature, qui sera la seule religion de cet auteur humaniste et agnostique, païen dans le meilleur sens du terme.

Alain Gerbault se situe dans le sillage de Segalen. Ce Mayennais de Laval va inaugurer toute une lignée française de navigateurs solitaires. Si une transatlantique le rend célèbre, l'essentiel de ses vagabondages maritimes se situe en Polynésie. Bien plus que les aléas d'une pratique souvent originale de la voile, ce qui l'intéresse avant tout c'est la rencontre des populations indigènes. Son non-conformisme et sa dénonciation incessante du colonialisme lui vaudront bien des ennuis avec les autorités officielles.



Il découvre avec effroi à quel point les peuples primitifs ont été dépossédés de leur personnalité par les tares de la civilisation, la perte de leur religion ancestrale, l'abandon de leurs coutumes et aussi le métissage qui lui semble la pire des violences envers les lois naturelles de l'espèce humaine.

Auteur d'une demi-douzaine de livres autobiographiques dont le plus célèbre reste *À la poursuite du soleil*, il va se singulariser par un rejet absolu du monde moderne et des besoins qu'invente sans cesse une société marchande, uniquement préoccupée de profit matériel. Après avoir connu son heure de célébrité entre les deux guerres, Gerbault est assez oublié, même par les modernes écolos qui hésitent à le suivre dans une démarche d'une intransigeance absolue. Ne voulait-il pas rendre aux indigènes de Polynésie « **la fierté de leur race** » et ne refusa-t-il pas de se rallier à la *France Libre* alors que le monde entier était en guerre contre la Bête immonde ?





On peut se demander, en risquant de faire scandale s'il ne convient pas de placer **Louis-Ferdinand Céline** parmi les précurseurs de l'écologisme le plus radical et le plus outrancier? Il convient aujourd'hui de placer

très haut ses romans, mais de vouer à l'enfer des bibliothèques ses pamphlets, ses articles ou ses lettres à quelques amis considérés comme des complices sans le Mal absolu.

Hanté par la misère des populations de la banlieue ouvrière qu'il connaissait si bien en tant que médecin des pauvres, Céline se veut sans doute plus hygiéniste que clinicien. Il n'a cessé de dénoncer les tares du monde moderne.

Il y a chez lui, incontestablement, une sorte de rêve de Grande Santé, même s'il abandonne Rousseau sur les bords du lac Léman pour se réfugier au cœur de Brocéliande. Comme d'autres utopistes, il rêve de construire les villes à la campagne, si ce n'est de prolonger les Champs-Élysées jusqu'à la mer. Paradoxe? Ce n'est pas si certain.

Il faut aller voir les textes. Dans *Bagatelles pour un massacre*, on peut lire: « **trippler la Seine jusqu'à la mer, en large comme en profondeur... Voilà un programme qui existe! C'est des choses qui peuvent compter! Rendre la Seine super-maritime** »: Et il ajoute ce qui ne plaira pas aux « verts » d'aujourd'hui: « **Je décréterais la construction du plus bel autostrade du monde, d'une immense ampleur alors, cinquante mètres de large, quatre voies, direction Rouen et la Manche... Et puis encore vingt autostrades que je lancerais vers les falaises, vers les plages, vers le grand air, à partir de Rouen...** »

Céline n'est certes pas un écolo réformiste, mais au contraire un écolo révolutionnaire: il croit qu'il faut radicalement préserver l'homme de « **ce vice infect: La ville** ». Et la ville, c'est d'abord Paris. C'est « **une ville qu'on ne peut plus reconstruire, même plus aménager, d'une façon ou d'une autre. Les temps des rafistolages, des bricoles, des petites malices, des affûteries sont révolus... Le mieux, c'est qu'elle reste croupir en retrait définitif, en « touchant » musée, avec tourniquets si l'on veut, une exposition permanente en arrière des événements, comme Aigues-Mortes, Bruges ou Florence... Pour les humains, c'est autre chose, ils ne peuvent pas vivre dans un cadavre...** ». Pour lui ce n'est pas de l'urbanisme qui s'impose, mais plus d'urbanisme du tout!

Il dénonce avant tout le monde, dès 1937, les usines polluantes: « **Ces immenses empoisonneuses toujours en train de gémir après la Seine** ».

Il va beaucoup plus loin que les timides écolos de cette fin de siècle pourrissant, n'hésitant pas à s'en prendre aux deux grands fléaux dont il a bien connu en tant que médecin les ravages: l'alcool et le tabac.

Pacifiste intégral comme Céline, qui ne savait pas se taire, en bon Breton tête, **Jean Giono** va se vouloir le premier écrivain à décrire et même à prêcher un style de vie que l'on peut sans hésiter qualifier d'écologiste. Son œuvre, surtout avant et pendant la guerre, témoigne de cette préoccupation essentielle. La jeunesse de son temps ne s'y est pas trompée qui a demandé au citoyen de Manosque une sorte de règle quasi monastique pour échapper à tous les pièges d'une modernité délirante. On imagine mal ce que fut dans les années trente le rayonnement de Giono, dont le nom seul servait de mot de passe à tant de jeunes gens et de jeunes filles qu'il rassemblait sur le plateau du Contadour pour leur enseigner la vie simple et belle.

Dans les années trente, un jeune critique, Christian Michelfelder, faisait paraître chez Gallimard un essai *Jean Giono et les religions de la terre*. L'écrivain lui-même, après ses premiers livres va mettre en forme ses idées dès 1935 dans *Que ma joie demeure*, sorte de roman manifeste.

On peut alors dire que le « gionisme » est à son apogée et constater aussi qu'il s'insère assez bien dans l'esprit du front populaire, comme il le fera quelques années plus tard dans celui de la Révolution nationale...

Sous un aspect volontairement romanesque, on découvre les grands thèmes de la future mouvance écologique: l'éloge de la terre, de la vie libre et « inutile », la condamnation de la pseudo-civilisation des villes. L'année suivante, *Les Vraies Richesses* énumèrent, sous forme de préceptes, le message panique de ses premiers livres. Giono s'explique sur ses hantises les plus constantes et les plus secrètes: « **Je suis mélangé d'arbres, de bêtes et d'éléments; et les arbres, les bêtes et les éléments qui m'entourent, sont faits de moi-même autant que d'eux-mêmes. J'ai trouvé pour moi une joie corporelle et spirituelle immense. Tout me porte, tout me soutient, tout m'entraîne: Les fleurs du printemps entrent en moi avec de longues racines blanches pleines de jus sucré: Les odeurs me sont d'une exquise solidité. Les orages, le vent, la pluie, les ciels parcourus de nuages éblouissants, je n'en jouis plus comme un homme, mais je suis l'orage, le vent, la pluie, le ciel et je jouis du monde avec leur sensualité monstrueuse** ».

Et il ajoute, comme on lance un cri d'alarme: « **Les formes de société dans lesquelles nous avons vécu jusqu'à maintenant ont installé sur la terre le malheur des corps. Qui, dans la société moderne, peut avoir assez de liberté pour connaître le monde? Des hommes existent qui ne savent pas ce qu'est un arbre, une feuille, une herbe, le vent de printemps, le galop d'un cheval, le pas des bœufs, l'illumination du ciel** ».





Devant la guerre qui vient, Giono multiplie les mises en garde. Ce sera Refus d'obéissance en 1937 et surtout l'année suivante, la Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix, un des textes les plus engagés de l'écrivain prophète.

Une fois encore, il dénonce la révolution industrielle, l'impérialisme de l'argent et des techniques qui ont détruit la liberté et la joie de vivre. Cette joie de vivre, elle lui inspire Triomphe de la vie, paru en 1941 comme un supplément aux Vraies Richesses. On y retrouve le Giono de ses premiers livres, même s'il se répète un peu depuis ses poèmes d'Accompagnés de la flûte.

En une vingtaine d'années, il a réussi à animer un univers parfaitement cohérent. Dès son premier roman, *Colline*, il a écrit : « **Toutes les erreurs de l'homme viennent de ce qu'il s' imagine marcher sur une chose inerte, alors que ses pas s'impriment dans la chair pleine de grande volonté** ». Et il précise sa pensée, ou plutôt son instinct : « **Il y a le mystère de la vie et du monde. C'est un peu de jus vert comme une glu entre mes doigts. Ce que je serai un jour moi-même dans le cours de ma transformation entre chair et plante, entre plante et pierre, entre pierre et ciel, entre poussière d'astre et spermatozoïde en marche dans les épines dorsales** ».

Parmi de multiples critiques sur l'œuvre de Giono, et surtout du « premier Giono », avant la fracture de la guerre et des prisons, il faut citer le jugement de Thierry Maulnier, car il le situe fort bien, et non sans ironie, dans sa dimension écologique : « **Dans ses livres se mêlent d'une façon presque inextricable l'excellent et le pire, une expression de la nature admirablement précise et sensuelle et les épanchements d'un sentimentalisme en même temps archaïsant et humanitaire, une appréhension poétique saisissante des plus augustes mystères naturels et un bavardage philosophique digne d'un professeur de naturisme à l'usage des cours du soir** ».

Jean Giono ne pouvait que susciter des disciples. Il s'y prêtait par les propos un peu pontifiants qu'il tenait devant des auditoires de plein vent sur le plateau du Contadour. Parmi ceux qui l'écoutaient avec une véritable ferveur se trouvait un homme



d'une trentaine d'années qui se nommait **Marc Augier**. Il animait le mouvement des auberges de la jeunesse sous l'impulsion du ministre socialiste Léo Lagrange et rêvait, comme beaucoup de garçons de sa génération, d'un monde meilleur, débarrassé de l'ignominie de l'exploitation capitaliste et de la lèpre des cités concentrationnaires. Giono lui apparaissait comme l'annonciateur d'une nouvelle vision du monde qui plongeait ses racines dans la tradition la plus ancienne. Il écoutait avec passion la grande parole libératrice de celui qui évoquait si bien la paix, la vie simple, les vraies richesses.

Vint la guerre et ses engagements, l'épuration et ses errances. Marc Augier devait un jour réapparaître sous le nom de *Saint-Loup* et devenir le romancier le plus violent et le plus méconnu de l'après-guerre.

S'il en est un qui fut écologiste avant l'heure, ce fut lui sans nul doute qui, dès 1952, voici plus de quarante ans dénonçait dans *La Nuit commence au cap Horn* la grande misère des Indiens de la Terre de Feu, défigurés par la conjonction d'une religiosité étrangère et d'un progrès destructeur de la Nature et des communautés primitives. Il devait montrer par la suite que tous les peuples de la terre étaient pareillement menacés et se lança dans son grand cycle des « **patries charnelles** », mot qu'il inventa et à qui il donna ses lettres de noblesse et de courage.

Parce qu'il a raconté de belles histoires de soldats partis volontairement se battre dans les plaines de l'Est pour une vision du monde devenue hérétique, on a fait de Saint-Loup un spécialiste du récit de guerre, alors que ses grandes passions sont le sport, l'aventure, la montagne. Il a chanté la vie dangereuse, le risque et l'engagement. Mais il a aussi dénoncé le saccage de la nature originelle par la société industrielle et mercantile. C'est tout le sens de son dernier roman, un des plus forts, *La République du Mont-Blanc*.

On y retrouve une « utopie », idée qui fut naguère chère à Jean Jacques Rousseau, mais transformée par une conception volontaire et réaliste du monde se situant très au-delà du bien et du mal. On peut à son sujet parler d'un « écologisme nietzschéen ». La défense de l'environnement n'est rien sans la volonté et la ténacité. L'homme et la Nature sont alors réconciliés dans un même élan, où le surhumain conduit au surnaturel.

Jean Mabire
Mars 1993



La défense de l'environnement n'est rien sans la volonté et la ténacité.

L'homme et la Nature sont alors réconciliés dans un même élan, où le surhumain conduit au surnaturel ».



L'éveil à la nature

par Bruno Favrit

La fréquentation de la nature ne s'explique que par les prédispositions de chacun à en ressentir le besoin. Il faut savoir entendre et, surtout, répondre à l'appel qu'elle émet et qui n'est pas dénué de sens. Y sommes-nous encore réceptifs ?

Le vacarme de la cité, l'attrait pour le confort et les faux besoins, la sédentarisation excessive, les infertiles passe-temps, voilà ce qui dissuade bien souvent d'échapper aux errements et injonctions auxquels se plie la multitude.

Au commencement, quand les consciences n'étaient pas éduquées par l'urbanisation et les théologies qui ont voulu éloigner l'homme de sa condition originelle et authentique, la question ne se posait pas de savoir s'il fallait se faire de la nature une alliée, si elle correspondait à quelque chose de vénérable. Le conditionnement des esprits, le goût de l'existence ordinaire et tranquille, allié à celui de la contrition et de la bonne conscience moutonnaire, ont attiédi les caractères. Il faut se soustraire aux envoûtements et aux attractions afin de se rendre libre et prendre conscience de la façon avec laquelle le monde immémorial et profond se montre et communique avec chacun. On comprendra alors qu'il n'est pas hostile à l'espèce humaine et contribuera même à mieux nous connaître, loin des servitudes et des interférences mortifères.

Les lois et la morale

On ne peut que le constater et le déplorer : l'homme, en tant qu'animal politique, n'aime pas la nature. Du moins quand il ne voit, dans l'expression de ce qui lui préexiste, que des manifestations chargées de vérités irrecevables. Il ne conçoit pas qu'un aspect essentiel de son environnement échappe à son entendement. C'est ce qui blesse son orgueil mais surtout ce qu'il ne veut pas s'avouer car cela le ramène à sa condition première, aux traumatismes générés par la force des éléments en action.

Ce qui lui semble en particulier inconvenant, c'est le manque de morale dont la nature témoigne, l'indifférence de celle-ci envers les notions de bien et de mal. Elle se contente d'*aller*. Alors que l'homme veut construire un monde à sa mesure où rien ne l'excéderait mis à part un Dieu mais qu'il a créé afin de servir ses desseins de domination et d'asservissement des foules.

De fait, quand on évoque l'homme et ses rapports avec la nature, on pense plus précisément aux monothéismes, qui proclament que la nature est une création divine, mais qui n'acceptent pas qu'elle vienne faire de l'ombre aux prophéties et aux idoles.

Trop de forces en jeu viennent concurrencer le pouvoir présumé d'un dieu unique et exclusif. D'ailleurs, ce sont dans les campagnes que les prédicateurs ont éprouvé les plus grandes difficultés à imposer leur doctrine, et ce n'est pas pour rien : les rapports entre l'homme et la nature y sont plus authentiques que dans les métropoles. Le milieu naturel n'aime pas les restrictions autres que celles qu'il se donne. Et le connaître commence par accepter que notre pouvoir sur lui soit limité.

Il n'est rien de nouveau dans ces comportements. Adam et Ève chassés du jardin d'Éden, c'est un premier procès intenté à la nature. Un épisode qui laisse déjà augurer de la suite de l'histoire. Les fabrications mentales, dans ce qu'elles ont d'illusoire, d'extravagant et de résolument *artificiel*, ont débouché sur les religions révélées. Ce qui a altéré notre antique fond païen, c'est le mépris de la terre, de l'équilibre et de l'harmonie, lié à de vieilles superstitions colportées sur notre continent par des prophètes exaltés. « **Soumettez la terre et multipliez-vous** », est-il préconisé dans la Genèse...

Alors, l'homme a levé le voile qui couvrait la nature, et sans égard pour elle, quitte à la rendre méconnaissable, résultat contraire de l'effet recherché. Parce que cette volonté affirmée, moteur de la réalisation de desseins et de principes qui peuvent être difficilement contrôlés, contrariaient les affaires humaines. C'est alors qu'il a provoqué sa colère.





Au commencement, cependant, lorsque l'homme se situait plus près des dieux, avant qu'il ne les pousse à s'exiler, il y avait la mythologie. Elle imprègne encore fortement nos sociétés. Elle nous parle notamment de ces rapports peu évidents que l'homme a à entretenir avec la nature. Peu évidents mais nécessaires, motivés par le rôle nourricier de celle-ci. Il y a une nature voilée – ce qu'Héraclite nous rappelle dans une sentence célèbre. Tout du moins, elle ne se laisse pas souiller impunément. Elle veut garder son pouvoir. Diane punit celui qui la voit nue. Actéon la surprend sortant du bain, il est changé en cerf, puis dévoré par ses propres chiens rendus fous. Diane est celle qui veut se préserver de la menace des prédateurs, vierge archère, elle décoche sa flèche ou jette son sort à celui qui voudrait la surprendre sans voile. De son côté, Dionysos fait des crêtes et des forêts son territoire de prédilection et il punit ceux qui doutent de l'existence et de l'utilité de son culte. La nature échappe à l'entendement de ceux qui la déconsidèrent.

Croire que Dieu existe n'est pas un postulat à rejeter. C'est se laisser imposer un dieu préfabriqué qui éloigne de la permanente et intemporelle immanence de la nature. Les dieux sont dans la nature et la nature ne peut être appréciée que dans son essence même, dans son donné originel.

Vers la vie naturelle

Ainsi en est-il aujourd'hui, en ces temps de confusion, où l'on exhorte à uniformiser les consciences, les modes de vie et, par conséquent, les cultures et les héritages ethniques. Nietzsche avait déjà pointé les méfaits du socialisme marchant sur les brisées du christianisme, rejetant le dogme mais conservant sa morale qui passe par la réduction des diversités, où l'homme est résolument placé au centre de toutes les préoccupations. Se dresser contre les lois non humaines et ce qu'elles voudraient montrer d'inéluctable est l'idée fixe du socialo-monothéisme. Précurseur de la modernité, Descartes formait ce vœu : **« nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature »**. Rien de nouveau sous le soleil. On se situe, de ce point de vue, dans le même schéma. Le monothéisme est toujours là, sous un déguisement à peine diffèrent. On retrouve les mêmes causes et les mêmes effets : un catéchisme, des commandements, des tabous et des interdits. Et l'homme au milieu, comme valeur suprême, avec des droits mais sans devoirs.

Tandis que la nature, dans son essence profonde, est encore et toujours présumée hostile. Tout esprit rationnel, parfait produit du matérialisme et de l'idéologie moderne, de tout ce qui a loué les vertus du progrès et de la science, ne saura admettre son caractère suprasensible. Tout comme sa vocation qui est de reprendre ses droits là où ils ont été bafoués, ce qui n'est jamais sans conséquences sur les activités humaines.

Quand les quelques solutions invoquées pour se préserver de tant et tant de déprédations et d'appauvrissement des ressources ne semblent plus convenir, quand les désordres climatiques ne suffisent plus à calmer la voracité et la réplétion, la nature se résout encore à passer en force... Par exemple par le biais d'un virus tenace et sournois : 3 milliards d'êtres humains assignés à résidence.

En l'occurrence, et très logiquement, quelles devraient être les préoccupations de tous en matière d'écologie, « modernes » y compris ? C'est de favoriser la conservation de la faune et de la flore. L'écologiste est, quoiqu'il puisse s'en défendre, un conservateur, un adepte de la tradition. Il oriente son combat du côté de la préservation des biodiversités, ces richesses irremplaçables participant d'un équilibre et d'une harmonie. **« C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas »**, déplorait, sur ce point, Victor Hugo dans ses *Carnets*.

Il y aurait, d'ores et déjà, une première leçon à retenir : face aux mystères de la terre, devant tant de puissance et de forces, vitales et décisives, savoir faire preuve d'humilité.

On pourrait ensuite déduire que, pour la religion – et donc son corollaire socialiste et progressiste qui entretient le soupçon, la faute, le péché et la contrition –, faire le choix de la vie naturelle implique de laisser parler ce qui vient du plus profond de notre être, nous pousse vers l'éveil et non pas la torpeur et l'asservissement. Car face à un système où le jugement et le signalement ont pris une place prépondérante, et qui se montre parfois plus réactionnaire que le moindre esprit réactionnaire, il est important de s'émanciper. Autrement dit, moins vous attendrez de cette société, moins vous vous montrerez avides de ses « bienfaits », et plus vous pourrez compter rendre votre vie naturelle.

L'équilibre et l'harmonie

Comment ne pas trouver cette conduite légitime ? Comment rester insensible devant le spectacle de la sincérité des origines ? Notre histoire le montre, notre psyché européenne se nourrit d'espaces, de lumières, d'explorations. Elle se situe entre errance et appartenance, c'est-à-dire qu'elle ne trouve mieux son équilibre qu'en parcourant des terres qui se donnent à voir comme sacrées, lieux où souffle l'esprit, pour lesquels on ressent un attachement profond.

Et, en effet, quoi de plus approprié que la fuite hors des agglomérations, saturées d'hu-





manité et d'humanisme ?

L'immersion dans la nature constitue un nécessaire recours pour s'accorder avec le monde, et surmonter la laideur et les utopies d'un universalisme

débridé et pollueur. Cet enseignement est inscrit dans notre tonalité depuis l'aube des temps. L'ignorer, c'est se dessécher.

Les Anciens avaient conscience de la nécessité de rester en éveil devant la nature. Ils en ont témoigné à travers leurs cultes, leurs créations artistiques, leur philosophie, leur littérature. Les écrivains et les penseurs ont perpétué cette pensée, cette évidence dont doivent se nourrir nos esprits et nos âmes. Lucrèce, dans son brillant et panthéiste traité *De rerum natura*, nous encourage à tendre vers l'ataraxie. Nous pensons aussi à Virgile (voir *Les Géorgiques*, où homme et nature vivent en harmonie), aux romantiques (Novalis, Rousseau, Lamartine). Plus près de nous, il y a Giono et ses histoires de relation apaisées mais lucides avec la nature (*Que ma joie demeure*). Nietzsche, l'ermite de Sils Maria, élabore dans la fréquentation des paysages alpins ses plus fécondes idées (« **toutes les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose** »), Sylvain Tesson puise dans les décors sauvages et les virginités la matière non seulement de ses livres mais de sa vie. Jean Mabire, était l'un d'eux. Lui qui fut à l'origine du mouvement Europe Jeunesse, avait conscience de la nécessité de fuir la multitude, à l'image des Wandervögel. Il n'a peut-être pas suffisamment écrit sur ce thème, accaparé par ses récits historiques, mais on sent bien cette fibre païenne. Et ici, nous pensons en particulier à son livre majeur *Thulé le soleil retrouvé des Hyperboréens*.

Ces éveilleurs nous disent, chacun à la mesure de ses moyens et de son intime conviction, qu'il ne faut pas renoncer à échapper à l'air vicié, à combattre l'atrophie des muscles et l'abrutissement dus à l'abus des propagandes médiatiques, mais aussi que les superstitions inhibitrices, les passions mornes et les superfluités doivent être évacuées de nos occupations et préoccupations quotidiennes.

Une relation apaisée avec la nature, sans chercher à entretenir avec elle des rapports de domination, l'acceptation de ce qu'elle renvoie d'équilibre et d'harmonie, est une condition pour nourrir notre vitalité qui rime avec grande santé.

Fouler la terre sacrée

Se soustraire à l'emprise des conurbations, ne fût-ce que de manière temporaire,

est toujours la promesse de bénéficier de sensations renouvelées. À distance des lois, des principes, des recommandations, de ce qui atrophie les muscles, brouille la conscience et les sens. C'est pourquoi, partir fouler la terre des horizons que nous avons à connaître ou à reconnaître est un acte de haute valeur morale, du moins pour tout Européen conscient de la singularité de sa condition, qui veut être à la hauteur de son destin.

Il faut, de plus, accepter d'être en accord avec les éléments, ils ne sont pas dénués de religiosité. Cette démarche « naturiste » peut être vue comme un culte d'essence religieuse. Il y a des hymnes, des temples, de la contemplation, de la beauté – ce que l'art et l'architecture sacrée sont procurés à une religion qui, autrement, aurait trop imparfaitement convenu au tempérament européen.

Nous connaissons l'effet, il nous manque la cause. Elle n'est pas fabriquée par des conciles et des synodes qui voudraient la mettre à la hauteur de l'homme (un dieu, « fils de l'homme » qui professe des commandements et des interdits est-il bien digne de *l'homme* tel que nous le concevons ?). C'est l'expression d'un panthéisme inscrit autant dans le cosmos que dans l'activité tellurique, et conçoit notre place non pas au centre de l'univers mais au sein d'un Grand Tout. Ainsi, notre caractère doit-il s'augmenter de ce qui la transcende, par-delà toute action vaine et pensée vide.

C'est en creusant la distance avec le brouhaha et l'effrénée, mais vaine agitation des mégapoles, que l'on pourra espérer communier avec la dimension éminemment divine de la nature. Débarrassés des injonctions moralisatrices, au contact d'un environnement originel.

Partir en *wanderer*, son paquetage sur le dos, pour fouler la terre sacrée, s'imprégner de la mémoire des terroirs. Gagner le cœur des forêts, et puis s'élever par les sentiers escarpés, jusqu'aux sommets surplombant les nuages, c'est toujours une façon de se rapprocher de quelque chose d'inexorable que de s'élever avec la conscience que tout chemin vers une vérité doit être taillé dans des pentes abruptes. De même qu'on ne trouvera pas étonnant que ce qui est *haut* s'inscrive dans les verticalités. Plus près des nues, des éblouissements du soleil invaincu. À midi, au sommet, où l'air se fait plus rare mais plus pur, où le regard porte plus loin, où les perspectives prennent une tout autre dimension.

Partons avec, toujours à l'idée, que la nature est exigeante. Elle a ses principes immuables. Si on veut bien les respecter, elle saura en retour nous témoigner sa reconnaissance, se révéler à nous de manière plus visible et nous dispenser des moments d'intense bonheur où nous nous retrouvons entier, dans la plénitude de ce que nous sommes.

Bruno Favrit



La religion cosmique des Indo-Européens

par le Pr Jean Haudry

On sait que les Indo-Européens sont les locuteurs de l'indo-européen reconstruit. Mais l'indo-européen est divers à plusieurs points de vue, et il a manifestement une très longue préhistoire. Il en va donc de même pour ses locuteurs, qui ne se réduisent pas à ceux de sa période la plus récente. C'est pourquoi j'ai proposé d'opérer avec la notion de « tradition indo-européenne » que je subdivise en trois périodes. La plus récente, qui n'est commune que dans ses débuts, est celle de la « société héroïque » des premières invasions, initialement pacifiques, mais qui, au deuxième millénaire avant notre ère, aboutissent à des guerres qui ont laissé des témoignages, comme la guerre de Troie, et des vestiges archéologiques. Cette société héroïque de l'âge des métaux est bien connue des historiens ; elle a fait l'objet du livre de H. Munro Chadwick, *The heroic age*, Cambridge University Press, 1912. La période intermédiaire, pleinement commune, est celle qui correspond aux trois fonctions de Georges Dumézil. Elle va de pair avec la néolithisation, l'apparition de l'élevage, de l'agriculture et d'une organisation sociale nouvelle fondée sur les quatre cercles de la société, la famille de trois générations, le clan lignager, le lignage, la tribu. De plus, cette société, désormais patrilignagère et patriarcale, est stratifiée verticalement selon les trois fonctions, la fonction magico-religieuse, la violence (que Dumézil nomme « fonction guerrière », ce qui, pour cette deuxième période, est un anachronisme manifeste), la troisième fonction, qui réunit production et reproduction. Ces trois fonctions sont à l'origine des classes sociales ou, en Inde, des castes. J'ai proposé dans une série d'études qui ont abouti à ma *Religion cosmique des Indo-Européens*, Milan, Archè, 1987, d'opérer avec un stade antérieur auquel j'ai donné cet intitulé, car la quasi-totalité des divinités sont de nature cosmique : les trois cieux, le Ciel diurne identique au Soleil, le Ciel nocturne, le Ciel auroral et crépusculaire représenté majoritairement par les Aurores ou Filles du Soleil. Seuls, les Jumeaux divins masculins sont initialement des humains avant d'entrer dans le système en s'identifiant à la constellation des Gémeaux : les jumeaux chassés de la communauté avec leur mère (et dont le père est inconnu, comme c'est souvent le cas à cette période) dans un état antérieur de la société : aucun peuple indo-européen ne pratique cette exclusion, aucun code ne la prescrit. Mais elle est attestée dans le monde entier.

C'est donc un héritage lointain.



Le Ciel diurne

La figure centrale du panthéon est le Ciel diurne nommé en indo-européen *dyew-, forme qui a donné à la fois un nom du ciel, védique *dyav-*, et un nom du jour, védique *dyav-*, latin *dies*. Or ces deux formes sont masculines dans une part de leurs emplois, féminines dans une autre. On admet communément à partir du *Dyav- pitar-* védique, du *Jupiter* latin et du *Zeus pater* grec que le masculin est antérieur. Mais c'est l'inverse : si *dyew- avait été initialement masculin, le passage au féminin appellerait une explication. Le passage inverse va de soi : il est lié au patriarcat de la période suivante, où la divinité suprême ne peut être que masculine. De plus, *dyew- est représenté en hittite par *Siu-* « Soleil ». On sait que le soleil est une entité féminine dans le monde indo-européen ancien, sœur et parfois épouse du dieu Lune, comme on verra ci-dessous. Son nom est resté féminin en allemand.

Le Ciel nocturne

Le panthéon de cette première période comporte aussi un Ciel nocturne directement représenté par l'« Ouranos étoilé » d'Homère. Par la suite, *ouranos* est le nom du ciel, sens qu'il a conservé en grec moderne, mais son qualificatif « étoilé » montre qu'il s'agit à l'origine d'un ciel nocturne. Fils et époux de la Terre, il s'oppose à l'apparition de la vie en enterrant sa progéniture jusqu'à ce que son fils Cronos, sur lequel nous reviendrons, ne le châtre à l'instigation de sa mère au moyen d'une faucille qu'on a identifiée à un croissant de lune.



Son correspondant indo-iranien **Waruna*, forme qui semble originellement identique à *Ouranos*, nous est connu par le *Varuṇa* védique et l'*Ahura Mazdā* « Seigneur sagesse » avestique. L'un et l'autre sont – au départ seulement pour le premier – le dieu suprême du panthéon. Ahura Mazdā deviendra même pour un temps le dieu unique, tandis que Varuṇa sera supplanté par Indra dans sa fonction de roi des dieux dès l'époque du *Rgveda* récent. L'un et l'autre nous sont connus pour l'essentiel dans le cadre de la « religion de la vérité » typique de la troisième période de la tradition, où ils sont associés à *Mitra* « Contrat d'amitié ». Mais antérieurement Varuṇa est devenu le dieu des eaux, une fonction étrangère à son homologue iranien, mais qui se retrouve pour son homologue balte. L'un et l'autre sont à la tête des **asurās* « seigneurs », terme qui dans l'Iran mazdéen désignera les dieux, mais qui en Inde s'appliquera aux démons, tandis que les **daivās*, les dieux de l'Inde, deviendront les démons de l'Iran mazdéen. Ce conflit n'a rien à voir avec la religion cosmique de la première période de la tradition : il est postérieur et résulte d'un affrontement typique de la période héroïque entre « migrants pauvres exogames » et « riches installés endogames ». Il a un parallèle chez les Scandinaves avec la guerre des Ases et des Vanes, « première guerre du monde » et chez les Latins avec la guerre sabine. Il subsiste deux traits du Ciel nocturne chez Ahura Mazdā : son manteau orné d'étoiles et le fait qu'il s'en remette à Yima Lune, sur lequel nous reviendrons, pour présider à la survie d'une part de ses créatures lors du Grand hiver.

Leur correspondant germanique **Wōdanaz*, le *Woden* anglais, le *Wotan* allemand, l'*Odin* scandinave, deviendra le dieu suprême des panthéons correspondants. Contrairement à la précédente, cette correspondance ne se fonde pas sur les lois phonétiques, mais sur une réfection morphologique à partir de l'adjectif **wōda-* « furieux ». Ce type d'évolution est bien connu dans l'onomastique héroïque : le *Sigurd* scandinave correspond au *Siegfried* allemand, alors que leurs noms ne se superposent pas phonétiquement. Ces « furieux » dont **Wōdanaz* est le chef sont les participants de la Chasse sauvage et les « guerriers fauves », notamment les *berserker* scandinaves.

Une réfection similaire est à la base du nom du **Welīnas* balte. Elle se fonde sur celui des âmes des morts **welī-*. Il est devenu le dieu des marais et des eaux stagnantes en général, ce qui rappelle l'évolution du **Warunas* indien. À partir de là, les Chrétiens l'ont identifié au diable. Mais c'est initialement lui aussi un ancien Ciel nocturne

Le Ciel intermédiaire

Les Indo-Européens de la première période ont eu également des divinités du ciel in-

termédiaire, celui des deux crépuscules. Les principales sont les Aurores (matinales et vespérales) que nous examinerons ci-dessous. Mais elles sont également représentées par deux entités masculines, le *Cronos* grec dont le nom signifie originellement « coupure » et le *Savitar* védique qui « impulse », *sav(i)-*, le ciel diurne et le ciel nocturne à tourner autour de la terre.

Les Aurores ou Filles du Soleil

Les principales divinités du ciel rouge sont les Aurores ou Filles du Soleil qui président aux deux périodes intermédiaires entre le jour et la nuit, entre l'été et l'hiver et plus tard à la période intermédiaire du cycle cosmique quand la notion apparaît. L'aurore crépusculaire est attestée par une curieuse correspondance entre quelques emplois védiques du nom hérité de l'aurore, *uṣas-* appliqués au crépuscule, un parallèle lituanien qui a surpris les spécialistes de cette langue où cet emploi n'est pas attesté par ailleurs et un passage tout aussi surprenant de l'*Enéide* 6,535-539 (trad. Perret, CUF) : « **L'Aurore sur son quadriga avait en courant par l'éther franchi déjà le milieu du ciel (...)** La Sibylle brièvement leur dit : « **La nuit tombe** » ». Le traducteur commente : « **Selon toute apparence, nous sommes au milieu de l'après-midi.** » mais ne dit pas ce que vient faire ici l'Aurore. Il s'agit de la survivance inattendue d'une aurore vespérale, notion tout aussi étrangère au latin qu'au lituanien.

Le nom de « aurores de l'année » nous est conservé dans les noms germaniques de la fête chrétienne de Pâques, l'anglais *Easter* et surtout l'allemand *Ostern*, qui repose sur un pluriel : « les Aurores de l'année ». De même que le Ciel diurne s'identifie au Soleil, l'un et l'autre de sexe féminin, l'Aurore « fille du Ciel diurne », qualificatif formulaire, est dite aussi « fille du Soleil ». Par la suite, quand le Soleil se sera différencié du Ciel diurne, les deux désignations s'appliqueront à des personnages différents ; mais ils s'identifient à l'origine.

Les trois couleurs

Ces trois cieus sont à l'origine de la triade des couleurs, le blanc brillant du Ciel diurne et du Soleil, le rouge des Aurores et des crépuscules, le noir du Ciel nocturne. Plus tard, cette triade s'appliquera aux trois fonctions, puis à trois états de la conscience. Mais c'est à l'origine une triade cosmique.

Les Jumeaux divins masculins et le « trio dioscurique »

Contrairement aux divinités précédentes, les Jumeaux divins masculins sont initialement des enfants chassés de leur commu-



nauté avec leur mère. Leur représentation sous la forme de piquets, conservée dans les *dokana* de Sparte, indique un héritage encore plus lointain, remontant au fétichisme. Ils deviennent des divinités cosmiques quand on les identifie à la constellation des Gémeaux qui est celle du printemps « aurore(s) de l'année ». D'où la mythologie du « trio dioscurique » réunissant l'Aurore fille du Soleil et ses fils, qui peuvent être aussi ses frères, les Jumeaux divins. Ce trio est souvent élargi au dieu Lune, que nous retrouverons ci-dessous, et sa mythologie à l'union, conjugale ou extra-conjugale, du dieu Lune et de l'Aurore, qui se poursuit par l'intervention des Jumeaux qui reprennent leur sœur avec son trésor ou celui de son ravisseur.

Le cycle troyen et la légende de Finnsburh

On sait aujourd'hui que ce trio est à la base de la légende troyenne dont les poèmes homériques nous racontent une partie, le reste étant exposé plus tard dans les poèmes du cycle. L'Aurore enlevée est Héléne, son ravisseur Pâris, qui me semble être le représentant du dieu Lune, et les Jumeaux divins (censés morts, selon un passage de l'Iliade) sont transposés dans les frères Ménélas, le mari d'Héléne, et Agamemnon, le chef de l'expédition contre Troie. Quand les Grecs triomphent des Troyens, Ménélas récupère « Héléne et ses trésors ».

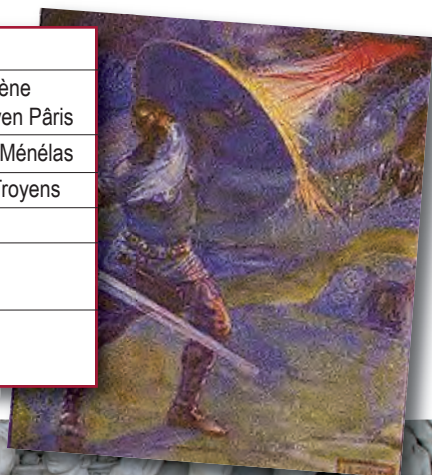
J'ai proposé jadis dans mes conférences de l'École Pratique des Hautes Études pour l'année 1993-1994, *Livret 9*, p. 122, d'en rapprocher le passage de *Beowulf* qui raconte l'épisode de Finnsburh.

Il m'avait échappé à l'époque que Finn, dont le nom signifie « Lapon » et qui tient le même rôle que Pâris dans la légende troyenne, pourrait lui aussi représenter une entité mythologique. De fait, certains auteurs avaient noté que le couple formé par Finn et Hildeburh était d'une nature particulière. Quant à Finn, si *Widsith* 27 le présente comme un personnage réel « roi des Frisons », les *Chroniques anglo-saxonnes* aux années 547 et 855 font de lui l'un des ancêtres de Woden. C'est aussi un personnage de conte, identifié par ailleurs au Géant bâtisseur, le gel hivernal, qui fait des ponts sur les cours d'eau.

Lune et Soleil

Un autre couple gémeilaire est celui que forment la Lune masculine et le Soleil féminin. Il est représenté directement dans une *daina* lituanienne, « Le mariage de Lune », et indirectement par l'hymne du *Rgveda* dans lequel Yamī invite à l'amour son frère Yama qui s'y refuse obstinément. On a souvent voulu voir dans les héros de cette légende indienne le premier couple humain, mais cette interprétation est absurde : comment l'humanité serait-elle apparue dans ces conditions ? On sait par ailleurs que dans la mythologie indienne le premier homme est Manu, la première femme Manāvī. D'autre part, le correspondant avestique du Yama védique est Yima, qui est coupé en deux par son frère – image évidente de la demi-lune –, et auquel le dieu suprême Ahura Mazdā confie le rôle de faire prospérer sa création et de préserver une partie de ses créatures du Grand hiver qui, comme son correspondant scandinave, précédera l'appari-

	Finnsburh	Cycle troyen
• Aurore enlevée ou épousée	La Danoise Hildeburh mariée au Frison Finn	La Grecque Héléne ravie par le Troyen Pâris
• Jumeaux divins	Hnæf et Hengest	Agamemnon et Ménélas
• Accord conclu	entre Danois et Frisons	entre Grecs et Troyens
• Accord rompu	par les Danois	par un Troyen
• Victoire des Jumeaux divins	Prise de Finnsburh par les Danois	Prise de Troie par les Grecs
• Retour de l'Aurore avec le trésor	Hildeburh revient avec le trésor de Finn	Héléne revient avec son trésor





tion d'un nouveau cycle cosmique : quand le Soleil disparaît, la Lune le remplace dans le ciel nocturne.

Ces quelques exemples montrent à l'évidence la nature cosmique de ce panthéon auquel les premiers comparatistes avaient voué leur attention. Mais un changement de mode a fait oublier ou déprécier leurs découvertes au profit d'interprétations sociales valables pour les deux périodes suivantes, mais sans valeur pour la première. On peut se demander pourquoi la vision du monde a changé radicalement entre la première période et les deux suivantes. Elle l'a fait avec l'apparition d'une vie sociale plus complexe et beaucoup plus importante au quotidien dans des sociétés différenciées que dans la horde primitive. Mais elle l'a fait surtout avec un changement du cadre de vie quand les Indo-Européens ont quitté les régions circumpolaires qu'ils habitaient antérieurement pour les régions tempérées.

Les Quinquatrus Minusculae et les Aurores de l'année

Confirmant et prolongeant les conclusions du rapprochement, opéré par Dumézil dès 1956 lors d'une conférence, entre le rituel de Mater Matuta et quelques passages védiques relatifs au chariot, véhicule lourd et lent de l'Aurore brisé par Indra, son interprétation des *Quinquatrus Minusculae* montre que Rome a conservé les vestiges de la mythologie d'une pluralité d'Aurores lentes qui, paradoxalement, retardent le retour du soleil et de la belle saison. C'est ce que résume le tableau ci-dessous (Dumézil 1995 : 1258).

Inde védique	Rome
L'Aurore, paresseuse ou maligne, retarde son retour et son service en cheminant dans le chariot dont la lenteur prolonge la nuit	Les <i>tibicines</i> , joueurs de flûte irrités et grévistes, refusent de revenir de Tibur à Rome reprendre leur service.
Indra intervient	Un affranchi tiburtin (ou les Tiburtins) intervien(ne)nt,
brise le chariot	Les met(tent) de nuit dans de lourds chariots fermés qu'il(s) condui(sen)t de nuit et abandonne(nt) sur le Forum.
L'Aurore est réduite à en sortir, ridicule.	Les tibicines sont réduits à en sortir, à l'aurore, ridicules.

L'indication nouvelle et décisive est le pluriel, *tibicines* « les joueurs de flûte » déguisés en femmes : il s'agit cette fois non plus de l'aurore quotidienne, mais « des aurores », qui ne peuvent représenter que la période aurorale de l'année. Dumézil (1995 (1981) : 1251), qui le reconnaît, hésite pourtant à franchir le pas : « Je doute seulement de la lenteur que l'Aurore, après être venue, mettrait à partir, car cette image ne correspondrait à rien de réel, sauf sous les climats du grand Nord



dont l'Inde est fort éloignée. » Certes, mais elle l'est tout autant de Rome, et l'éloignement géographique n'interdit pas le rapprochement fonctionnel. L'hypothèse du grand Nord permet d'en retrouver la signification originelle, et surtout la raison d'être : le lever tardif du soleil en hiver dans nos régions peut constituer un désagrément pour ceux qui se lèvent tôt, mais sûrement pas une menace pour la survie de la communauté.

Ce rituel éclaire aussi la signification originelle de *quinquātrus* : ce sont originellement les « cinq jours noirs », c'est-à-dire sans soleil. Par la suite, ils ont pu être mis en rapport avec le cycle lunaire, comme en Inde où l'on qualifie de « claire » la quinzaine de la lune ascendante et d'« obscure » celle de la lune descendante. Finalement, *āter* a pris le sens de « néfaste », comme l'*ātra diēs* de Virgile, *Énéide* 6,429, où il s'applique au jour de la mort. De fait, la situation sur laquelle repose la légende

des *Quinquatrus Minusculae* ressort clairement d'un passage des hymnes à Uṣas du *Rgveda* 7,76,3 : « **Nombreux furent ces jours en vérité qui (surgirent) autrefois, au lever du soleil, à la suite desquels tu t'es montrée, Aurore, t'approchant comme vers un amant, non point comme une qui s'en va.** » Cette traduction de Louis Renou, en elle-même irréprochable, met en évidence l'impossibilité de l'interprétation par une aurore quotidienne, qui ne se montre pas à la suite du jour, mais avant. Il pourrait s'agir de l'aurore vespérale, mais « au lever du soleil et t'ap-

prochant comme vers un amant, non point comme une qui s'en va » excluent cette possibilité. Mais surtout l'aurore quotidienne ne se montre qu'une fois, comme l'a souligné Tilak (1979 (1903) : 88 et suiv.). On peut ajouter que la strophe suivante mentionne les Pères qui « **par leurs formules véridiques ont engendré l'Aurore.** » Ces Pères ne sont autres que les ancêtres qui ont vécu à cette période et auxquels remonte la tradition que reflète ce passage.



L'habitat circumpolaire des premiers Indo-Européens

Comme les Indo-Européens sont les locuteurs de l'indo-européen reconstruit, il ne faut pas craindre d'étendre la profondeur temporelle constatée dans leur langue à l'étude de leur tradition, et par exemple reconstruire un modèle dans lequel le printemps, succédant à une nuit hivernale, était effectivement le matin de l'année. Le souvenir s'en est conservé en Inde comme l'indique le passage de la *Taittiriya saṃhitā* 1,5,7,5 « Jadis, les brahmanes craignaient que l'aurore ne revînt pas. » Si l'on estime que la formule islandaise *til árs oc friðar* a pour but de pourvoir à la venue d'une année, elle exprime une préoccupation similaire : si la nouvelle année risque de ne pas venir, c'est qu'un hiver éternel peut l'en empêcher, le « Grand hiver » qui précédera le Crépuscule des dieux. Le souvenir s'en est conservé aussi dans l'Avesta, *Yašt* 6,3 « **quand le soleil ne se lève pas, les démons détruisent tout ce qui existe sur les sept continents** ». Les passages bien connus d'Hérodote sur les populations qui dorment la moitié de l'année, de Lucrèce et de Stace sur les hommes primitifs qui, à la tombée de la nuit, « désespéraient de revoir le jour » montrent que l'Antiquité classique en conserve également des traces sans qu'on sache par quelle voie ce lointain souvenir lui est parvenu.

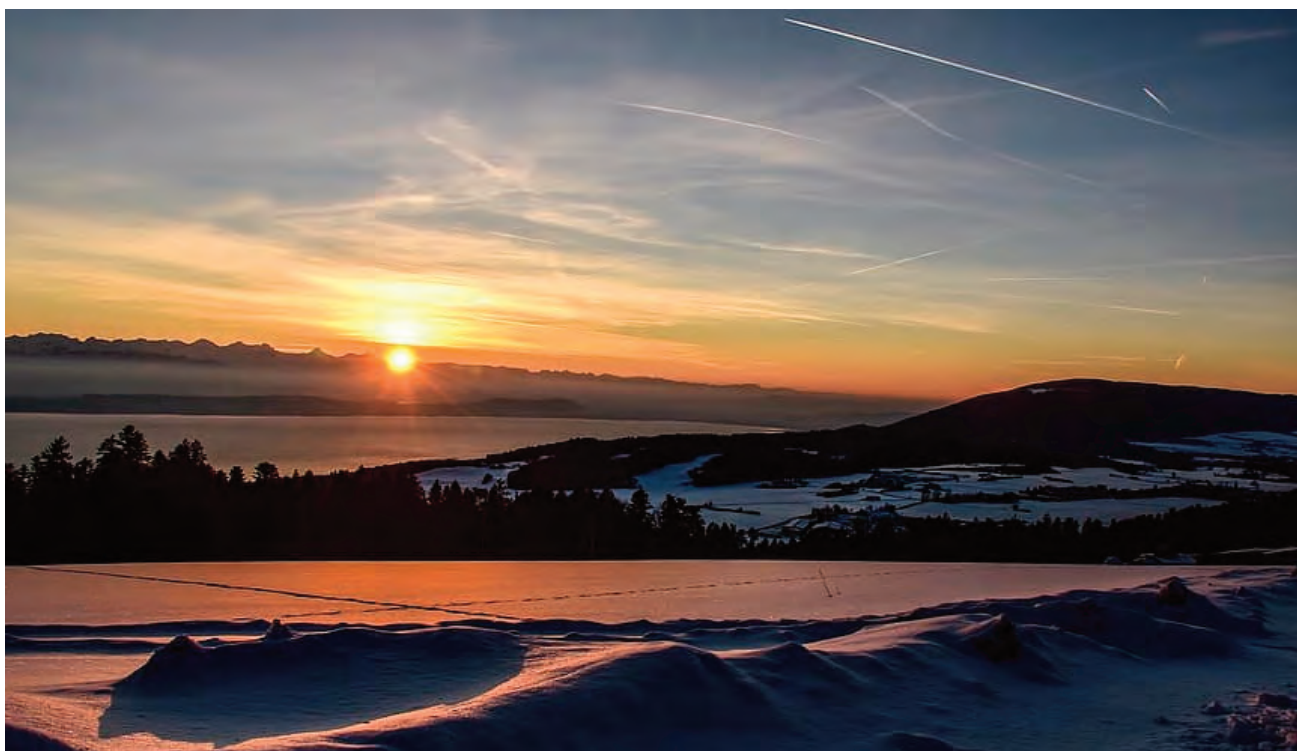
La religion cosmique est liée à un habitat circumpolaire comme l'avaient vu indépendamment Krause (1891) et Tilak (1903). Leur conception ne s'identifie pas à celle de Warren (1885) qui, comme plusieurs autres en son temps, cherchaient le berceau de l'humanité,

le Paradis terrestre, qu'ils situaient à l'ère tertiaire, quand l'homme n'existait pas encore. Au contraire, l'hypothèse d'un habitat circumpolaire des Indo-Européens s'intègre sans peine dans ce qu'on sait aujourd'hui de l'évolution de l'humanité, et de l'histoire du climat. Il suffit de se reporter au chapitre XV du recueil dirigé par Sirocko (2010) intitulé « *Quand le nord devient soudain plus chaud* ». Il apparaît que le Groenland et l'Atlantique nord se sont réchauffés entre 14 700 et 12 700 avant nos jours. Ces deux millénaires ont pu permettre aux Indo-Européens de s'installer pour un temps dans ces régions.

Pr Jean Haudry

Bibliographie

- DUMÉZIL Georges, 1995 : *Mythe et épopée*, Paris : Gallimard.
- KRAUSE Ernst, 1891 : *Tuisko-Land der arischen Stämme und Götter Urheimat*, Glogau : Carl Fleming.
- SIROCKO Frank, éd., 2010 : *Wetter, Klima, Menschheitsentwicklung. Von der Eiszeit bis ins 21. Jahrhundert*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- TILAK Lokamanya B.G., 1903 : *The Arctic Home in the Vedas*, Poona : The Managar. Traduction française par Jean et Claire RÉMY, *Origine polaire de la tradition védique*, 1979, Milano : Archè.
- WARREN William F., 1885 : *Paradise Found. The Cradle of the Human Race at the North Pole* Boston : Houghton, Miffling and Co ; Cambridge University Press.





À la source du naturisme

par Arnvald du Bessin

Dès que l'on évoque le mot « naturisme » dans la société française actuelle, viennent aussitôt à l'esprit de la plupart des gens des images de plages nudistes dans le sud de la France, ou de grands regroupements de hippies nus et camés jusqu'au trognon s'adonnant à la fornication collective. Tout comme la notion d'écologie, une génération de gauchisme culturel — celle des baby-boomers soixante-huitards — aura suffi à faire dégénérer, à détourner, réduire, souiller, profaner tout un mouvement de pensée originellement noble, spirituel et élevé, remontant à la plus haute antiquité, et qui connut un regain d'intérêt avec le romantisme.

Le but de cet article est de remettre les pendules à l'heure, de rétablir le sens historique du naturisme, de remonter à sa source, au plus noble de son essence. Nous verrons ainsi que de nombreux courants de pensées, disciplines et modes de vie actuels dérivent du naturisme originel, touchant en particulier à l'hygiène de vie.

Une origine antique.

À l'origine, le **naturisme** était avant tout un mode de vie basé sur l'idée de retour à l'état naturel, de faire corps avec la nature, dans le but de soigner corps, âme et esprit.

Cela pouvait certes passer par une pratique de la nudité dans la nature, mais ce n'était qu'un moyen parmi d'autres. Il n'avait donc que peu à voir avec le nudisme moderne.

Les plus anciennes mentions que l'on connaisse de cette doctrine remontent à l'Antiquité hellénique. En particulier avec Hippocrate (460-377 av. l'E.C.) que l'on considère communément comme « le père de la médecine ». « **Soigner avec la nature** » était la base de sa doctrine. En effet, il avait fait le constat que les divers environnements naturels (qualité des eaux, de l'air, des lieux) avaient une grande influence sur la santé et pouvaient soit déclencher, soit prévenir les maladies. Pour lui, les maladies ou la bonne santé n'étaient pas le fruit du hasard, mais la résultante d'une disharmonie ou harmonie avec des lois naturelles immuables, d'ordre divin. C'est par cette mise en valeur de l'équilibre naturel que l'importance de la diététique fut déjà introduite. Nous pouvons trouver dans son approche de troublantes similitudes avec les médecines traditionnelles ayur-védiques et chinoises. Il serait loisible d'y trouver une explication par les parentés indo-européennes de ces différentes civilisations, et en déduire



L'Arbre du Monde Yggdrasill et les Elivagar

que leur vision holistique de la médecine remonte à beaucoup plus loin dans le temps, avant les grandes migrations eurasiatiques des peuples indo-européennes.

Plus tard, au XVIII^e siècle, les travaux d'Hippocrate furent repris et approfondis en France. En particulier avec le médecin Théophile de Bordeu qui introduisit le concept de « naturisme » dans son ouvrage *Recherches sur l'histoire de la médecine* (1768), terme qui fut repris juste après par un autre médecin, le Belge Antoine Planchon, dans le titre de son ouvrage *Le Naturisme, ou la Nature considérée dans les maladies et leur traitement conforme à la doctrine et à la pratique d'Hippocrate et de ses sectateurs*. Là, suivant les préceptes d'Hippocrate, il base la santé sur la nature, associant intimement les deux dans le concept de « naturisme ». Ce dernier passe entre autres par l'usage des bienfaits de la nature, de l'exercice physique comme vecteurs de guérison et de bonne santé, selon les principes du « *Natura sola medicatrix* » (« la nature comme seul médicament »). Dans cette approche, le médecin n'est juste que l'intermédiaire entre nature et patient.

C'est dans cet esprit que les jeunes hommes hellènes étaient de fervents partisans de l'exercice physique, du sport en plein air, de préférence dans leur plus simple appareil pour faire corps avec l'ordre cosmique et naturel, pour accéder à l'état du « *kalos kagathos* », c'est-à-dire « le beau et le bon ». C'est aussi pourquoi les jeunes femmes hellènes pratiquaient la danse en tuniques légères, voire nues.



Le voile chrétien.

C'est avec l'arrivée du christianisme en Europe que fut mis un terme à la pratique de la nudité comme vecteur de santé, la notion de nudité étant alors reléguée à la sexualité, les chrétiens étant particulièrement scandalisés par l'usage de la nudité dans les thermes mixtes romains.

Auparavant, il n'existait ni interdiction ni proscription du nu dans toute l'antiquité européenne. Ni les Celtes, ni les Germains, ni les Slaves, ni les Grecs, ni les Romains n'accablaient de tabou à la nudité. Les tabous chrétiens trouvaient essentiellement leur essence dans l'origine exotique, proche-orientale du christianisme, et du rapport peu apaisé des peuplades levantines avec la nudité. Néanmoins, une bonne partie des révolutions chrétiennes pour les pratiques de la nudité chez les Romains était aussi justifiée par le dévoiement orgiaque de la nudité dans lequel ces derniers étaient tombés. En effet, la société romaine avait lentement chuté, par ce qu'on appelle la « décadence », dans un dyonisme involué, confus, pervers, coupé de son essence subtile et ouranienne des temps helléniques.

Néanmoins, au cours du moyen-âge, il y eut des tentatives de restauration de la vertu de la nudité en harmonie avec la nature, avec le mouvement des **adamites**, qui connut son apogée entre les XIII^e et XV^e siècles. Ses préceptes, d'origine chrétienne, remontent au II^e siècle. Il visait à la restauration d'une vie simple et de l'harmonie du Jardin d'Eden, passant par une vie en commun dans la nudité en pleine nature.

Avec la rupture issue du Concile de Trente au milieu du XVI^e siècle, l'Église catholique restreint davantage l'exposition de la nudité, n'y voyant aucune valeur supérieure. Il n'est que dans le monde protestant qu'elle restera moins conflictuelle, probablement par le fait que le protestantisme était avant tout affaire de peuples nordiques, plus apaisés traditionnellement avec la nudité, et y reconnaissant une valeur de miroir du divin. D'ailleurs, les pratiques d'hygiène rituelles dans les pays nordiques et slaves n'avaient toujours pas abandonné la nudité au cours des séances de toilettes collectives dans les saunas et les baïnyas.

Le renouveau romantique.

Le mouvement romantique au XIX^e siècle a été une véritable renaissance de l'aspiration des Européens à renouer spirituellement avec la nature, à se ressourcer par et dans la nature. La littérature romantique a basé son édifice mental sur cette aspiration¹ à restaurer un mythique état d'Âge d'Or primordial où l'homme était en harmonie totale et parfaite avec la nature et le cosmos.



Novalis

Novalis et la quête de la Fleur bleue.

Si nous devons choisir l'auteur le plus emblématique et fondateur du mouvement romantique, il s'agit de **Novalis** (1772-1801 ; de son vrai nom Georg Philipp Friedrich von Hardenberg), auteur inspiré qui influencera tant de générations à sa suite. Ce poète, romancier, philosophe, juriste, géologue, minéralogiste et ingénieur des Mines allemand

est surtout connu pour avoir introduit le concept de quête de la Fleur bleue dans son roman *Henri d'Offerdingen*, dont les visions du protagoniste lui seraient apparues pendant son sommeil. Il nous entraîne dans une véritable mystique de la quête de l'Âge d'Or en cheminant au plus profond et mystérieux d'une nature enchantée, sauvage et lointaine. Il s'agit d'une transposition de la quête du Graal par la quête de la mythique Fleur bleue. On a dit de cette mystérieuse Fleur bleue qu'elle établissait la jonction entre le monde réel et celui du rêve. Mais, à nos yeux, c'est bien plus que cela, car ce végétal est nimbé de surnaturel qui s'épanouit dans les songes en se faisant métaphorique d'un savoir venu de temps immémoriaux et d'une idéale (supra)humanité. De la sorte, transparaît le thème de l'Hyperborée. Notons que *Henri d'Offerdingen* est un roman inachevé, comme *Le Conte du Graal*, de Chrétien de Troyes, *Le Roman de la Rose*, commencé par Guillaume de Lorris et poursuivi par Jean de Meung, ou encore, plus près de nous, *Le Mont Analogue*, de René Daumal (en 1944). Le texte de Novalis ne revêt pas qu'une importance considérable dans l'aurore du romantisme allemand. Un siècle après le décès de l'auteur, il provoquera un irrésistible élan vers l'idéalité de millions de jeunes Européens comme nous le verrons plus tard.

Au début du roman, le jeune Henri plonge dans les méandres d'un rêve tourmenté : il semble traverser des millénaires, se retrouver séquentiellement au milieu de civilisations diverses et vivre plusieurs existences, comme s'il était projeté dans une partie de l'Histoire de notre monde. Puis, « *Il lui parut qu'il avançait, seul, dans une forêt sombre et dense où il était rare qu'on vit un peu de jour filtrer* ». Ses pas le conduisent « *à l'entrée d'une galerie creusée dans le roc* » et, bientôt, le voilà parvenu « *à un vaste élargissement de la voûte qu'il avait aperçu, de loin, resplendissant d'une vive lumière. Il constata, en y entrant, qu'il s'agissait d'un puissant jaillissement qui s'élançait, comme d'une source vive, jusqu'au dôme de la voûte pour retomber dans le poudroiement de milliers d'étincelles recueillies, en bas, par une vasque de grandes dimensions ; cette jaillissante colonne avait l'éclat splendide de l'or en fusion [...] Il plongea sa main dans la vasque et humecta ses lèvres : ce fut comme si le pénétrait un souffle spirituel, et il se senti au plus profond de soi rafraîchi, fortifié* ». Se



baignant dans la vasque, « *Un sentiment intérieur de céleste délice l'envahit* »². En suivant le cours d'un ruisseau qui sortait de la vasque, il finit par arriver « *sur un moelleux gazon, tout au bord d'une source* ». Il remarque alors que « *la lumière du jour était plus limpide et plus douce [...] et le ciel, d'un azur presque noir, était parfaitement pur. Ce qui, pourtant, le fascinait avec la force irrésistible d'un charme tout puissant, c'était, et ici même, tout auprès de la source, une fleur élançée et d'un bleu lumineux qui l'effleurait de ses larges feuilles resplendissantes* ». À ce moment, « *comme il voulait s'approcher d'elle, il la vit tout soudain qui bougeait et commençait à se transformer; les feuilles se faisaient de plus en plus brillantes et venaient se coller contre la tige, qui elle-même grandissait; la fleur alors se pencha vers lui, et ses pétales épanouis se déployèrent en une large collerette bleue qui s'ouvrait délicatement sur les traits exquis d'un doux visage. Dans un étonnement émerveillé et délicieux qui ne cessait de croître, il suivait la métamorphose singulière, quand, brusquement, il fut réveillé par la voix de sa mère* »³.

Comme lors de la quête du Graal, la découverte de cette fleur s'opère dans un décor qui semble ne plus appartenir à notre espace familier par la lumière si particulière – « *plus limpide et plus douce* » – que diffuse un ciel singulier « *d'un azur presque noir* » : image – et sorte d'oxymore semblable au « clair-obscur » – insinuant que ce monde vibre d'une intensité supérieure au nôtre au point que la diurne coloration céleste semble se résorber dans le plus foncé des lapis-lazulis. Ici, dirait-on, les teintes se focalisent en un extrême où résonne – où pulse – leur essence archétypale.

Le propre père d'Henri avait lui aussi, dans sa jeunesse, fait un rêve similaire car il se voyait marchant le long d'interminables couloirs creusés dans un mont avant d'arriver, selon ses mots, « *sur une vaste plaine, mais dans un paysage qui ne ressemblait en rien à la Thuringe [...] Des sources partout, et partout des fleurs; et notamment une fleur entre toutes les autres, qui me plaisait tout particulièrement et devant elle, à ce qu'il me sembla, les autres fleurs s'inclinaient toutes* ». Quelqu'un dit alors : « *Tu as vu la Merveille du Monde. Libre à toi de devenir le plus heureux des êtres sur la terre et, de surcroît, un homme illustre [...] tu n'auras qu'à seulement bien faire attention à une petite fleur bleue que tu découvriras ici [...] cueille-la, et laisse ensuite avec humilité la Providence céleste te guider [...] Là-dessus, dans mon rêve, je fus mis en présence des plus grandioses figures et des personnalités les plus hautes de l'humanité, et j'eus devant les yeux le défilé fantastique de l'infini des temps dans la diversité de ses per-*

pétuelles métamorphoses »⁴. Comme on le constate pour la seconde fois, le rêve entraîne vertigineusement le dormeur dans le déroulement des époques et jusqu'en des périodes échappant à nos chronologies. Cette fleur serait donc au centre d'un kaléidoscope d'images montrant d'innombrables événements qui se sont succédés durant le cycle des quatre Âges ; car il ne fait aucun doute que Novalis a connaissance de la doctrine dont le Grec Hésiode se fait l'écho en ce qui concerne l'histoire des hommes. De fait, à plusieurs reprises, notre auteur mentionne l'Âge premier. Notamment lorsqu'il nous dit que le chant d'un jeune poète préfigurait « la perpétuation éternelle de l'Âge d'Or revenu »⁵.

Nous nous situons là au cœur de l'aspiration romantique : **c'est par le retour à la nature que peuvent s'effectuer le ressourcement, le ré-enchantement, le processus de salvation et de guérison physique, mentale et spirituelle (que résume tout à la fois le terme allemand *Heilung*).**

C'est ainsi qu'avec l'avènement du romantisme, le naturisme dans son acceptation originelle connut un grand regain d'intérêt dans l'Europe du XIX^e siècle, et donna lieu à une profusion de nouvelles disciplines médicales, de nouveaux mouvements culturels et sociaux. Ce phénomène était essentiellement nord-européen. Nous illustrerons ce nouvel élan par les formes qu'il a prises en France et en Allemagne, dont nous pouvons trouver des équivalents en Scandinavie et en Grande-Bretagne.

Le recours à la nature comme thérapeute.

Pour illustrer le caractère de sagesse thérapeutique que l'on associait au naturisme dans la France du XIX^e siècle, voici la définition qu'en donnait le *Litttré*⁶ : « *Naturisme : Synonyme de naturalisme. Terme de philosophie. Système dans lequel la nature est considérée comme auteur d'elle-même. Terme de médecine. Système ou opinion de ceux qui attribuent tout à la nature médicatrice, comme souverainement sage et prévoyante* ».

Les *Naturheilvereine*.

Au milieu du XIX^e siècle, la médecine vitaliste et naturiste de Théophile de Bordeu fondée un siècle auparavant était en déclin en France, confrontée à l'opposition croissante de ce qui fondera la médecine allopathique moderne autour de l'école de Paris. C'est d'Allemagne que nous viendra sa renaissance avec des thérapeutes, souvent non-médecins de formation, se fondant sur l'idée selon laquelle l'organisme peut s'auto-réparer, se pu-

1 la Sehnsucht (« aspiration à (re)voir ») au sens allemand

2 Henri d'Offertingen, traduit de l'allemand par Henri Guerne, Édition Gallimard, Paris, 2011, p. 21-22.

3 Ibid., p. 23.

4 Ibid., p. 29-30.

5 Ibid., p. 68.

6 Émile Littré (1873), Dictionnaire de la langue française.



rifier, se guérir lorsqu'il est soumis à des éléments naturels, en particulier l'eau froide. C'est de ce mouvement que nous revinrent les cures d'eau froide — autrefois pratiquées dans l'antiquité dans le même but —, promues par Vincenz Priessnitz (1799-1851) et le prêtre catholique bavarois Sebastian Kneipp (1821-1897). Analogue à la pratique ancestrale du sauna scandinave, il s'agissait d'alterner sudations, douches et bains froids, enveloppements humides, le tout en suivant une hygiène de vie très stricte.

C'est ainsi que se créèrent en Allemagne, autour de 1830, des sociétés d'adeptes de ces méthodes naturelles — de « naturopathie » comme on les appellerait aujourd'hui — sous le nom de *Naturheilvereine*, qui sont toujours particulièrement actives et nombreuses en Allemagne. Ces groupements rentraient en opposition avec la médecine médicamenteuse, chimique, allopathique et aux modes de vie modernes, urbains, industrialisés. Nous étions là à la fondation de l'opposition farouche que nous connaissons chez nous actuellement entre tenants de la médecine dite « conventionnelle », allopathique, académique, et partisans de la médecine dite « naturelle », holistique, traditionnelle. Fin 1888, 19 000 membres répartis en 142 associations se fédérèrent en une « Union des sociétés allemandes pour une manière de vivre et se soigner conformément à la nature ».

Côté français, les cures thermales existaient déjà, mais les pratiques allemandes vinrent les enrichir rapidement avec des cures d'air frais et de soleil en semi-nudité accompagnées d'un régime alimentaire végétarien tout en limitant les médicaments chimiques. Des médecins français se regroupèrent même en 1891 pour promouvoir et développer les thèses naturistes allemandes en créant l'Institut Kneipp à Lyon. On parla de néo-hippocrasme français.

La gymnosophie.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, un autre mouvement important naquit en France, conjoint au naturisme thérapeutique, avec le géographe français Élisée Reclus qui introduisit la pratique de la « gymnosophie » (du grec *gymnos* qui signifie « nu » et *sophos*, « sage »). Elle consistait à faire de l'exercice physique nu dans des lieux nommés « gymnases », à l'instar des anciens Hellènes. C'est le terme toujours adopté par les plus puristes des naturistes allemands, anglais et français, qui se définissent comme « gymnosophes ». Selon ses fondateurs, sa vocation est de revitaliser physiquement, mais aussi de cultiver un nouveau rapport au corps, créant une rupture avec la société bourgeoise, chrétienne, rompant avec l'hypocrisie et les tabous de l'époque. Élisée Reclus et ses condisciples souhaitaient par ce biais rendre la société plus conviviale, et plus respectueuse de la nature. Leurs préceptes trouvèrent un prolongement dans le socialisme utopique des communautés anarchistes du début du XX^e siècle.

La *Lebensreform*.

C'est probablement en Allemagne — ainsi qu'en Suisse et Autriche par capillarité culturelle — que fut poussé à son paroxysme le renouveau romantique du naturisme, sous la forme du mouvement appelé *Lebensreform*, la « réforme de la vie », qui vit le jour à la fin du XIX^e siècle, conjointement à l'apparition du mouvement de jeunesse *Wandervogel* et du mouvement artistique *Jugendstil* (« Style de la jeunesse »), les uns rentrant en interaction avec les autres. Comme les autres mouvements, la *Lebensreform* était principalement basée sur une critique de l'exode rural, de l'urbanisation et de la révolution industrielle, particulièrement prégnantes dans l'Allemagne de l'ère wilhelmienne. Comme les autres, son slogan était le « *Retour à la nature* ». Il partait du principe qu'un mode de vie proche de la nature était plus sain tant physiquement que mentalement et spirituellement qu'une vie urbaine dans une société industrielle. Nous nous situons là dans la continuité de la *Naturphilosophie* de la tradition goethienne, particulièrement en vogue en cette fin de siècle. La *Lebensreform* a donné naissance à une myriade de pratiques médicales, sportives, alimentaires, agricoles, de courants philosophiques et artistiques. Nous trouvons par exemple le mouvement théosophique de Rudolf Steiner (1861-1925) et ses condisciples, qui a trouvé son prolongement dans les écoles Waldorf et l'expérience pédagogique du Monte Verità. Comme autre chef de file, nous pouvons nommer Louis Kuhne (1835-1901) qui a lancé la naturopathie en Allemagne. Dans la droite ligne de la thalassothérapie fondée par Hippocrate, il est surtout connu pour avoir introduit l'hydrothérapie par eau froide sur le bas-ventre pour améliorer les fonctions de détoxification du corps. Kuhne faisait aussi la promotion du végétarisme, et d'un régime sans sucre et sans sel, voyant l'un comme l'autre comme vecteurs d'intoxication du corps. Pour lui, la plupart des maladies étaient imputables à une saturation en toxines entraînant une dégénérescence des organes. Il mit en avant l'importance de bien traiter ses intestins pour une bonne digestion et éviter la constipation. Très en avance sur son temps, son message est toujours d'actualité dans la médecine moderne. Comme autre fondateur de la naturopathie, nous trouvons Adolf Just (1859-1936), qui lui aussi fit la promotion du végétarisme et du retour à la nature. Une des personnalités les plus célèbres du mouvement est Sebastian Kneipp, que nous avons déjà évoqué, qui avait mis au point des méthodes encore en cours d'hydrothérapie (soignant par l'eau) par jets d'eau froide et marche dans bassin d'eau froide, de phytothérapie (soignant par les plantes). Il prônait en outre un mode de vie sain et équilibré, la diététique et la marche pieds nus dans la nature dans des vêtements amples, vue comme une « méthode douce d'endurcissement ».

Globalement, on peut estimer que le végétarisme, le concept d'agriculture biologique,



les programmes de protection de l'environnement, la culture physique sont nés de ce mouvement de la *Lebensreform*. En effet, outre l'exercice physique, l'hygiène alimentaire était un élément important de la *Lebensreform*, ce qui a contribué à la diffusion précoce du végétarisme en Allemagne, mais aussi d'une nouvelle forme d'agriculture, actuellement en vogue : l'agriculture biodynamique, initialement inspirée des préceptes de Rudolf Steiner, basée sur une vision holistique de la culture des plantes et de son interaction avec l'environnement géologique, humain, les animaux, les cycles cosmiques et météorologiques. L'orientalisme était en vogue à cette époque. Ainsi, tout comme dans la montée du végétarisme, il y a probablement dans l'approche holistique une certaine influence de la tradition hindouiste. Néanmoins, la pénétration naturaliste dans le mouvement romantique avait déjà tracé un profond sillon. Il est à noter que c'est dans le cadre de ce mouvement de prise de conscience naturaliste de la nécessité de respecter l'harmonie naturelle que des réformes de la protection animale et environnementale novatrices furent mises en œuvre un peu plus tard sous le III^e Reich.

Enfin, le naturisme en tant que pratique de la nudité dans la nature, le yoga, l'usage de vêtements amples en laine et en coton rappen-

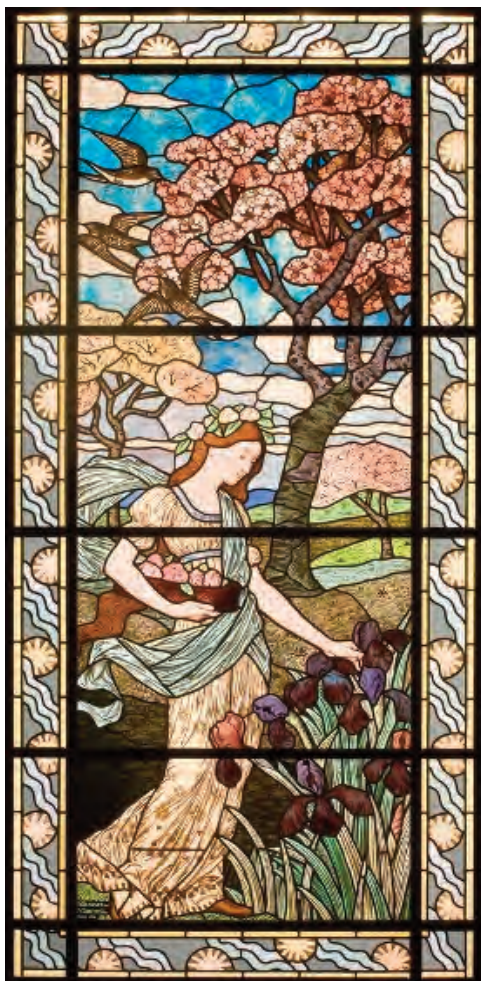
lant les temps « antiques » sont également associés à la *Lebensreform*.

De nombreux éléments de la *Lebensreform* ont survécu à la Deuxième guerre mondiale, et se sont propagés à travers le monde occidental comme l'homéopathie et la naturopathie dont le diplôme d'état allemand fut créé en 1939.

À l'image de l'esprit du temps pétri de gauchisme, la génération occidentale d'après-guerre (les « baby-boomers ») reprit une partie de son héritage pour le perdre dans les abysses de la chute déconstructiviste et nihiliste en totale orthogonalité avec l'originel *kalos kagathos* hellénique, transmuant le végétarisme thérapeutique en véganisme morbide et contre-nature, transformant la pratique de la nudité en tant que communion thérapeutique et spirituelle avec la nature en industrie du nudisme tapageur et partouzeur.

Le Jugendstil.

En parallèle à la *Lebensreform* se développa un nouveau style artistique, le *Jugendstil*, éminemment basé sur le naturalisme. Il a connu son prolongement en France sous la forme de l'Art nouveau, où prédomine le végétal, le floral et les courbes rondes de la nature. Un des précurseurs du *Jugendstil* fut le peintre Karl Wilhelm Diefenbach (1851-1913). Sauvé d'une grave maladie grâce à des remèdes naturels d'un naturopathe, il embrassa une vie dévouée au culte du retour à la nature. Il prôna un mode de vie marginal, en harmonie avec la nature, et le rejet des religions monothéistes, se voyant davantage comme panthéiste, lui-même adepte de la théosophie. Il faisait en outre la promotion du végétarisme et de la nudité dans une nature sauvage au sein de sa communauté de disciples. Il eut comme élève Hugo Höppener (1868-1948), connu sous le pseudonyme de Fidus. Ce dernier devint le peintre le plus emblématique du *Jugendstil*, et l'un des plus célèbres d'Allemagne autour de 1900. Fidus était proche des milieux hygiénistes, völkisch, des Artamannen (communautés rurales de type wandervogel) et du mouvement wandervogel. Il était épris de culture et de mythologie nordiques, et d'un rapport fusionnel et cosmique avec la nature : son art s'en ressent. Dans son tableau le plus connu, « l'Invocation à la Lumière » (*Lichtgebet*, 1908), il représente de dos un jeune homme germanique nu à la longue chevelure d'or, au sommet d'une montagne, les bras levés en forme de rune de vie en invocation vers les cieux d'azur. Ce qui peut paraître maintenant en contradiction avec son apparence de hippie de ce début de siècle, c'est qu'il fut un fervent soutien de l'élan esthétique et spirituel du national-socialisme, comme nombre des tenants de la *Lebensreform*, sur laquelle le mouvement politique a basé une grande partie de sa doctrine et de ses réformes. Nombre de ses hauts-dignitaires, tels Rudolf Hess et Heinrich Himmler, furent de fervents partisans de la *Le-*



Vitrail Art nouveau - « Le Printemps »,
Eugène Grasset (1845-1917), carton,
et Félix Gaudin (1851-1930), exécution, Paris, 1894



Fidus - Lichtgebet (« Invocation à la Lumière »), lithographie couleur (1913)

bensreform et de sa conception de la place de l'homme dans le monde.

La culture du nu.

De façon à lutter contre la confusion entre la pornographie et la nudité, Heinrich Pudor, un sociologue hygiéniste allemand invente en 1903 le terme de « *Nacktkultur* », « la culture du nu ». C'est dans cette approche que les corps dénudés en pleine nature tels que représentés dans l'art, la photographie ne revêtent pas de caractère érotique, mais une dimension d'ordre spirituel. Elle prône aussi les bienfaits de la nudité sociale. Selon Pudor, l'homme moderne s'est affaibli en perdant le corps de vue. Il s'oppose aussi aux carcans corporels telle la mode des corsets dont il démontra les dangers sur le corps féminin. C'est dans cette approche que se développa la mode pour des vêtements féminins plus amples, dits « réformistes », souvent confectionnés par les femmes elles-mêmes.

C'est dans cette même approche qu'émergea en 1918 le mouvement allemand qui servit de socle au nudisme moderne, appelé FKK pour *Freikörperkultur*, la « culture du corps libre ». Il se propagea d'abord dans les pays germaniques voisins (Pays-Bas, Autriche, Suisse (Ascona), Scandinavie), pour ensuite faire son apparition en France dans l'entre-deux-guerres.

On peut aussi noter la création conjointe en 1903, à Lübeck, dans le nord de l'Allemagne, du premier centre « gymnique », le *Freilichtpark* (« parc de plein air »), espace naturel, arboré, consacré à la pratique de la nudité collective. Nous voyons ici que l'immersion dans la nature tient toujours une place centrale.

L'esprit du Wandervogel et la quête de la Fleur bleue.

Fidus – Danse du temple de l'âme





C'est dans l'atmosphère de la naissance de la *Lebensreform*, que se créa en 1897 un mouvement de jeunesse en Allemagne qui embrassa les idéaux de retour à la nature. Il s'agit des *Wandervögel* (« Oiseaux Migrateurs »), principal mouvement de jeunesse allemand jusqu'en 1933 qui gagna rapidement l'Autriche et la Suisse, et auquel adhéreront des millions de jeunes gens. Ce mouvement influencera énormément la *Lebensreform* par son dynamisme créatif.



Fidus – L'Ode au printemps

qui est encore en grande partie le cas. Ce n'est que dans les dernières décennies que les *Wandervögel* ont pu s'implanter en France.

Nous allons nous attarder sur leur approche, parce que selon nous, elle se situe au cœur de l'essence originelle du naturalisme antique, et devrait de nos jours servir de socle pour une refondation d'une approche écologique totale et non dévoyée.

Comme nous l'avons indiqué précédemment, Novalis et son œuvre ont fortement marqué de nombreuses générations de jeunes Allemands au XIX^e siècle, et son influence littéraire a largement dépassé les frontières de son pays. C'est de là que nous vient l'expression actuelle en langue française, certes dévoyée de son sens profond, « être fleur bleue », pour désigner un « sentimental ». Il est remarquable qu'un siècle après le décès de Novalis, émergea en Allemagne un mouvement de jeunesse issu du romantisme, qui se revendiquait de sa pensée poétique, de ses visions oniriques, que l'on appelle le mouvement *Wandervogel*⁷. Ce mouvement est né à Steglitz, une petite ville de la banlieue de Berlin, à l'initiative de deux jeunes enseignants de lycée, Karl Fischer et Hermann Hoffmann. D'une poignée qu'ils étaient au début, le mouvement s'étendit en groupes, ou « *Bund* », de plus en plus nombreux à travers toute l'Allemagne, passant de quelques dizaines de milliers de membres à l'orée de la Première guerre mondiale, et finissant par compter près d'un million de membres en 1930. Le mouvement s'était aussi développé parallèlement en Autriche, et très tôt en Suisse (probablement dès 1897). Il tenta de prendre racine en France à cette époque, mais cela lui fut refusé par l'État qui voyait d'un mauvais œil l'irruption d'un mouvement de jeunesse qui se voulait indépendant, contrôlé ni par l'État, ni par l'Église, ni par aucun système d'adulte. Le scoutisme put par contre s'y implanter, mais au prix d'une grande concession : que les groupes soient inconditionnellement contrôlés par une institution étatique ou religieuse, ce

L'idée des fondateurs du *Wandervogel* était — et reste encore la base du mouvement de nos jours — de sortir la jeunesse de la « culture de mort » du monde des villes et de l'univers mental qui va avec, des fausses valeurs de la bourgeoisie. Comme un peu partout en Europe, nous étions en effet en pleine époque de destruction du monde traditionnel sous les rouages d'une industrialisation, d'une urbanisation et d'un exode rural galopants, dont le corollaire était l'embourgeoisement progressif et profond de la société dans son entier. Ce qu'on entend ici par « embourgeoisement » peut-être résumé par les termes « matérialisme » et ses conséquences : le consumérisme, la futilité et l'aliénation des vies dans la dictature du fétichisme de la marchandise. Dès le départ, les « moyens » choisis pour arriver à en sortir les jeunes furent la randonnée dans la nature sauvage, au contact avec le monde rural⁸, le sport, les bains — souvent nus — dans les rivières, les lacs et la mer, la musique et les chants traditionnels⁹, la poésie, l'hygiène de vie¹⁰, la danse traditionnelle, la défense de la nature et l'entretien de l'esprit de communauté organique entre les camarades du mouvement. C'est par tout cet ensemble d'activités dans une nature préservée que devait pouvoir ré-émerger dans la jeunesse, désembrumée des miasmes mentaux de la société moderne, le « ressouvenir » d'un Âge d'Or mythique, dont la *Sehnsucht* plus ou moins consciente est probablement ce qu'ont en commun tous ces jeunes gens qui ont, un jour, décidé de rentrer dans ce mouvement. La notion de *Sehnsucht*, au cœur de l'univers mental *wandervogel*, revêt en langue alle-

7 Le nom fondateur fut donné à Steglitz à l'initiative de Karl Fischer en 1901, soit exactement un siècle après le décès de Novalis. Ce fut le premier mouvement de jeunesse d'ampleur du monde moderne. En effet, le scoutisme n'a fait son apparition qu'une dizaine d'années plus tard, sous l'égide du Britannique Baden Powell, et visiblement indépendamment de l'idée *wandervogel*, puisque le scoutisme se basait dès le départ comme acteur pour et dans la société, alors que le *Wandervogel* se voyait hors de la société du temps, et ne voyait comme autre issue que de la réformer radicalement.

8 Ils créèrent les communautés agricoles dites « *Artamannen* » à partir des années 1920 dans le but de maintenir dans le monde agricole les valeurs traditionnelles, l'identité ethno-culturelle, un haut niveau de qualité de production (fondant à l'occasion la notion d'agriculture dite « biologique ») et de le protéger du mercantilisme (créant les premiers réseaux dits « localistes »).

9 C'est ainsi que les *Wandervögel* ont fait œuvre de sauvegarde de tout le corpus des chants traditionnels allemands que l'on entend encore de nos jours.

10 L'interdiction du tabac et de l'alcool furent dans les premières règles édictées par le mouvement. La pratique des sports nobles en plein ainsi qu'une bonne hygiène alimentaire étaient aussi de mise. Tout ceci était révolutionnaire à l'époque.



mande une signification complexe que l'on ne peut traduire en français simplement par la « nostalgie », laquelle confine à une forme de tristesse, de souffrance (« algie »). La *Sehnsucht* est plutôt à entendre comme une aspiration, une attraction, un besoin profond (*Sucht*) de (re)voir (du verbe *sehen*). Cela se manifeste chez les Wandervögel comme une nécessité, une tension mentale visant à revoir, faire ré-émerger intérieurement — et par extension dans la communauté — un monde idéal, celui exprimé par Novalis autour de sa Fleur bleue, thème que nous avons développé dans les chapitres précédents, qui n'est ni plus moins que la résurgence de l'Âge d'Or des mythes européens. Dès la première page d'*Henri d'Offertingen*, Novalis fait dire au narrateur : « Un jour, j'ai entendu parler des époques primitives du monde quand les animaux, les arbres et les rochers conversaient avec les hommes ; eh bien ! il me semble qu'ils vont commencer à chaque instant, et que moi je vais comprendre tout ce qu'ils me diront... » C'est précisément là même que réside le point d'attraction intérieure du Wandervogel, dont la clé est l'**expérience subtile de la nature permettant de ré-enchanter sa conscience à la source de temps primordiaux mythiques.**

Cette expérience subtile avec la nature passe d'abord par « ne faire qu'un avec elle », comme l'exprime lui-même Novalis dans ses correspondances avec Madame de Staël (publiées dans *de l'Allemagne*, 1810). Il y distingue ceux qui ne font que « regarder » et s'extasier sans grand entendement de la nature, de ceux qui « voient » la nature, qui ont la démarche subtile que revendique le Wandervogel : « L'homme est avec la nature, dit Novalis, dans des relations presque aussi variées, presque aussi inconcevables que celles qu'il entretient avec ses semblables, et comme elle se met à la portée des enfants, et se complait avec leurs simples cœurs, de même elle se montre sublime aux esprits élevés, et divine aux êtres divins. L'amour de la nature prend diverses formes, et tandis qu'elle n'excite dans les uns que la joie et la volonté, elle inspire aux autres la religion la plus pieuse, celle qui donne à toute la vie une direction et un appui. Déjà chez les peuples anciens, il y avait des âmes sérieuses pour qui l'univers était l'image de la Divinité, et d'autres qui se croyaient seulement invitées au festin qu'elle donne : l'air n'était, pour ces convives de l'existence, qu'une boisson rafraîchissante ; les étoiles, que des flambeaux qui présidaient aux danses

pendant la nuit ; et les plantes et les animaux, que les magnifiques apprêts d'un splendide repas : la nature ne s'offrait pas à leurs yeux comme un temple majestueux et tranquille, mais comme le théâtre brillant de fêtes toujours nouvelles. » Il met ainsi en avant la démarche de « l'imagination de l'artiste [qui] osa l'interroger [la nature], et l'âge d'or parut renaître à l'aide de la pensée ». Il conclut sur ce

conseil que fait sien le Wandervogel : « Il faut, pour connaître la nature, devenir un avec elle. Une vie poétique et recueillie, une âme sainte et religieuse, toute la force et toute la fleur de l'existence humaine, sont nécessaires pour la comprendre, et le véritable observateur est celui qui sait découvrir l'analogie de cette nature avec l'homme, et celle de l'homme avec le ciel. »

Les Wandervögel nous livrent cette « obsession mentale » de la quête de l'état d'Âge d'Or à travers les nombreux poèmes et chants qu'ils ont composés. Y revient comme un leit-motiv cette notion de

« Wanderung » (cheminement, pérégrination, randonnée) d'une vie durant, à travers des contrées sauvages, non souillées par l'humain, qui, tel un chemin initiatique, permet d'approcher la sublime « Fleur bleue », l'enchantement dans l'éternité de l'Âge d'Or.

On retrouve déjà très tôt dans l'œuvre littéraire des Wandervögel cette aspiration à un monde idéal, dont la musique, aussi discrète qu'est frêle la « fine Fleur Bleue », résonne à l'oreille du pèlerin en quête du *Pèlerin entre deux mondes* de Walter Flex¹¹, écrit pendant la Première guerre mondiale, dont est issu le chant emblématique des Wandervögel « *Des Oies sauvages vers le Nord...* ». La thématique de la Fleur bleue se retrouve explicitement dans de nombreux chants des Wandervögel, avec des textes « à clés », comportant très souvent des métaphores énigmatiques qui ne sont pas sans rappeler le style de Novalis. Parmi ceux qui sont encore actuellement chantés, nous trouvons notamment le « *Wir wollen zu Land ausfahren* », composé il y a un peu moins d'un siècle. Là, il ne s'agit pas de bêtement randonner, comme la plupart des gens le font maintenant, mais de pérégriner avec le filtre spécial des Wandervögel, pour lesquels la nature est un temple à ciel ouvert. Dans ce chant, la Fleur bleue ne se trouve qu'au bout d'une quête difficile où il s'agit de (re)plonger dans le tréfonds des contrées sauvages, indemnes de pollutions humaines, des contrées qu'il faut voir comme à la fois intérieures (mentales) et extérieures (naturelles), où l'on retrouve aussi la notion de montagne



Fidus – Danse du temple de l'âme



(polaire) et de forêt (primordiale) qui occultent un monde enchanté, et aussi celle des « eaux principales » porteuses de toute sagesse et de toute potentialité magique ¹² :

Nous voulons partir dans nos campagnes,
Bien loin à travers champs.
L'appel des cimes nous gagne,
Leur clarté nous attend.
Nous voulons écouter où rugissent les bourrasques,
Et découvrir ce que les montagnes masquent,
Vers le vaste monde, en avant ! / (bis)

Là, des eaux inconnues surgissent
Tels des sages guidant nos pas.
Nous marchons dans la liesse,
Chantant de vieux exploits.
Et notre feu crépite en un lieu magnifique,
Nous nous régalons d'une nature prolifique.
/Les flammes transportent notre joie./ (bis)

Se pose sur la vallée profonde,
Le voile calme de la nuit.
Les elfes s'éveillent à notre monde,
Lorsque la lune luit.
La forêt retient les pas et les murmures,
Elle entend et voit maintes magiques créatures,
/Qui vibrent avec nous dans la nuit./ (bis)

Le fond de la forêt abrite
La fine fleur d'azur,
La fleur qui se mérite.
Cheminons le cœur pur !
Dans le murmure des fleuves et le bruissement des
arbres,

Qui veut trouver la fleur bleue se doit d'être
/Un Oiseau Migrateur./ (bis)

(texte original allemand de Hjalmar Kurtzleb,
adaptation française d'Arnvald du Bessin).

Ce chant appelle à cheminer « *par-delà les monts lointains, s'élevant vers les clairs sommets de la solitude* » ¹³, car chacun est remis face à lui-même au bout du chemin initiatique, dans une solitude à entendre non pas comme une détresse, mais au contraire comme une allusion à l'unité intérieure retrouvée, cette même solitude intérieure remplissant de félicité que confère la découverte de la Fleur bleue.

Par ailleurs, dans le chant « *Wenn hell die goldne Sonne lacht* », la notion d'éternité se joint à la découverte de la Fleur Bleue :

Quand le clair soleil me sourit,
Je m'en vais à cent lieues,
Là où, magnifique, elle fleurit,
La belle et fine fleur bleue.
/J'arpente de vallées en sommets
Au cœur de nos campagnes.

S'il me venait de la trouver,
Qu'il'éternité me gagne ! / (bis)

Aux oiseaux des bois, dans ma quête,
En vain j'ai demandé :
« Où trouve-t-on cette fleurette ? »
Ils n'ont rien révélé.
/Et ainsi s'enchaînent les lieues,
S'émoussent mes espoirs.
Cette unique et splendide fleur bleue
Fleurit bien quelque part./ (bis)

Un jour, je vis la chance briller
Dans les yeux d'une jeune fille.
« Adieu, il me faut m'en aller.
Le temps me presse la belle. »
/Quand le clair soleil me sourit,
Je m'en vais à cent lieues,
Là où, magnifique, elle fleurit,
La belle et fine fleur bleue./ (bis)

(adaptation française d'Arnvald du Bessin).

Puisque la notion de Fleur bleue nous ramène à celle de Pôle, de terre de l'Âge d'Or, il n'est pas étonnant que l'on retrouve aussi fréquemment la référence à la terre mythique primordiale de Thulé dans les chants du Wandervogel, comme dans « *Es war ein König in Thule* » (« C'était un roi à Thulé ») repris sur un poème de Goethe. Pas étonnante non plus cette référence fréquente au Nord, comme avec les « Oiseaux Sauvages », mais aussi « *Frühling dringt in der Norden* » (« Le printemps surgit dans le Nord »). Pas étonnantes non plus ces allusions fréquentes à l'émergence à venir d'un nouveau printemps que l'on dirait apollinien ¹⁴, qui résonne à l'unisson de la devise du Wandervogel « *Devenir mûr et rester pur* », ce que sous-tend la quête de la Fleur bleue dans une nature vaste, sauvage et lointaine, immune de toute souillure humaine.

Pour compléter le panorama de la référence à la Fleur bleue dans l'univers du mouvement Wandervogel, notons qu'elle revient fréquemment dans son iconographie, figurant par exemple comme emblème des Fahrennden Gesellen, un des plus anciens groupes Wandervogel encore actif — ayant célébré son siècle d'existence en 2009 — sous la forme du bleuet.

Cette fleur blasonne leurs étendards d'or et d'azur, et leurs chemises, parfois accompagnée (voir illustration ci-contre) de l'épée du chevalier en quête et du violon, remplaçant le luth, évocateur de chant, donc de poésie, le tout résumant à merveille l'univers mental du Wandervogel.



emblème des
FahrenndenGesellen

11 Comme de nombreux Wandervogel de sa génération, il mourut lors de la Grande Guerre, à 30 ans au combat en 1917, en terres baltiques.

12 À l'instar des fleuves Elivagar au pied de l'Arbre du Monde Yggdrasil, ou de la Fontaine de Mimir des Eddas, antiques récits de mythologie scandinave, thématique que l'on retrouve largement répandue dans le vieux fond mythique européen.

13 ...Über die Berge weit. Aufwärts zu den klaren Gipfeln der Einsamkeit.

14 Comme dans « *Der lang genug* » (« Qui trop longtemps ») qui exhorte la jeunesse à se sortir de l'obscurité et de l'aliénation mentale des temps actuels, d'une vie médiocre et futile, en prenant la clé des champs afin de se « libérer des chaînes de l'hiver », pour qu'« une nouvelle vie se présente », afin de « s'élever et s'épanouir comme l'oiseau, l'arbre et la fine fleur ».



Wandervogel



Wandervögel en 1900



Karl Fischer et son groupe Wandervogel en 1905



Wandervögel dansant

Conclusion.

Comme vous avez pu le constater, le vrai naturisme n'a que peu à voir avec ce que nos contemporains ont fait de ce mot. Il a néanmoins trouvé refuge chez nous sous de nombreuses formes, de façon plus ou moins consciente, que ce soit dans la naturopathie, la radiesthésie, le sport de plein air, la randonnée, le survivalisme, la reconstitution historique des périodes anciennes, l'agriculture biologique agrodynamique, la protection animale et environnementale, la défense des terroirs, certains mouvements de jeunesse, le paganisme, le mouvement de retour à la terre, le localisme. Nous pouvons y rajouter l'écologisme réel, qui ne peut qu'être total en ne dissociant pas les déséquilibres des biotopes, des espèces végétales, animales, des désagréments et destructions ethniques humaines. La vraie écologie est par conséquent fort étrangère à l'imposture écologique politique actuelle qui omet une composante fondamentale du naturisme : la résonance tant physique que mentale et spirituelle entre le sol et le sang, entre une communauté de peuple homogène et son terroir.

Il nous semble qu'en ces temps troublés, incertains, et convergeant vers une vaste conflagration des sociétés européennes hyper-urbanisées, hyper-pétrifiées spirituellement et physiquement dans le béton gris, hyper-atomisées dans le chaos racial, la voie du salut passera pour ceux qui ne sont pas encore trop enracinés dans la grisaille, par le recours à l'ordre et à l'équilibre naturels, par le retour à la nature, par la sécession avec l'univers toxique des villes, comme voie de ressource à la plus Grande Santé, à la plus longue mémoire de nos peuples. Ce qu'il convient de restaurer, c'est l'aspiration naturaliste antique totale et radicale au « beau et bon » pour la salvation du corps, de l'âme et de l'esprit de nos communautés de peuples.

Arnvald du Bessin

Bibliographie

- *Wandervogel – Révolte contre l'esprit bourgeois*, de Karl Höffkes, éditions A.C.E. (Amis de la Culture Européenne, 2001 – Web : editions-ace.com).
- *À la Recherche d'une éducation nouvelle – Histoire de la jeunesse allemande, 1813-1945*, par Philippe Martin, éditions du Lore (2010).
- *Histoire d'une fille qui voulait vivre autrement*, de Norgard Kohlhagen, éd. A.C.E. (2006)
- *La Jeunesse "Bündisch" en Allemagne*, d'Alain Thiémé, éd. A.C.E. (2005)
- *Les avatars du juvénisme allemand, 1896-1945*, de Gibert Krebs, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle (2015)



Le XX^e siècle et la jeunesse en plein air.

par Gautier



Au début du XIX^e siècle, la question de l'enfance et du plein air ne se posait pas. L'enfant évoluait dans un milieu rural et sa vie accompagnait celle des adultes. C'est seulement au cours de ce siècle, avec la révolution industrielle, que les campagnards furent englutis en masse par les villes, ou plutôt par les fabriques et usines situées aux abords des celles-ci. Puis ils furent parqués dans des bidonvilles, des cités-dortoirs organisés par le patronat pour loger sa main-d'œuvre bon marché qu'il comptait bien pleinement exploiter. Avec eux, les enfants ont suivi puis sont nés dans ces banlieues qui devinrent elles-mêmes parfois des villes.

Même si certains philosophes comme Rousseau – un citadin – ont déjà émis certaines théories et hypothèses quant à la relation de l'enfant avec la nature et les loisirs, l'enfant à cette époque est ressenti comme un « sous-produit », un pré-état de développement qui deviendra vers 12-14 ans un « produit fini » et utile à la famille. Il sera jugé en fonction des tâches qu'il pourra accomplir et sa valeur sera mesurée aux vues de son niveau de production pour les garçons ou du marché conclu lors du mariage pour les filles.

Dans cette ambiance de fin de siècle, certains éducateurs ou professeurs ont ouvert la voie à des courants ayant pour but de ramener l'enfant dans un élément naturel, dans un environnement plus sain, plus « respirable », de lui faire découvrir les campagnes avoisnantes qu'il ne pouvait même deviner.

Qu'elles proviennent d'individus, de groupes ou d'États, ces initiatives diverses et variées témoignent de la volonté d'élever, au sens noble du terme, la jeunesse au contact de la Nature par l'expérimentation. Elles possèdent un objectif commun : briser le carcan de l'éducation traditionnelle pour proposer à la jeunesse de véritables écoles de la vie.

La naissance des Wandervögel

C'est dans la banlieue de Berlin que les premiers groupes de Wandervögel ont émergé, ces Oiseaux Migrateurs qui ont choisi de « quitter la ville et ses murs gris, de quitter la ville et ses soucis ». Ce mouvement fut peut-être le premier en Europe à permettre l'émancipation de la jeunesse, à encourager de jeunes écoliers à sortir des villes pour de



O. Peter

An der Saale hellem Strande

longues randonnées, mais aussi à leur permettre de dormir dans des granges ou chez l'habitant, de prendre contact avec la Nature, sa faune et sa flore, ne plus être le centre du monde mais s'immerger dans celui-ci.

Hermann Hoffmann emmena ses élèves marcher dans les montagnes du Harz lors de l'été 1898. Ce fut cette petite graine semée dans l'esprit de ces jeunes qui scella leur destin et celui de millions de jeunes allemands à jamais. À partir de là, les groupes se développèrent d'abord autour de Berlin puis dans toute l'Allemagne. En 1913, on comptait plus de 25 000 Wandervögel.

Les randonnées ne sont pas seulement une rencontre avec la Nature, mais aussi une découverte de soi-même. Lors de ces périple à travers la patrie, les jeunes rencontrent leurs compatriotes, font connaissance avec les nombreuses fêtes et traditions de leurs régions. De là proviennent leurs chants et leurs danses qui les accompagnent depuis cette époque. Au-delà du sentiment d'appartenir à une grande communauté à force de rencontres, il existe un sentiment d'appartenance à son propre groupe de Wandervögel, celui qui partage ces journées de durs efforts et ces soirées autour du feu où l'on s'échange ses aventures, ses lectures, mais surtout ses chants. Ces chants, qui soudent ces jeunes les uns aux autres, dans un hymne puissant, qui leur donnent la force d'aller tête haute face à ce monde d'adultes, vétuste et sans joie. Ces chants, force de leur révolte contre le monde moderne, petit et bourgeois, dans lequel ils ont grandi, avec ces règles et ces principes d'adultes, ce carcan qui les étouffe, où l'habit fait le moine, mais qu'ils exècrent aujourd'hui. Ils ne rêvent alors que d'une chose : s'affranchir du monde des grands, sale et pervers, pour créer un monde où la jeunesse dirigerait la jeunesse. Ils n'iront pas se réfugier dans la religion, l'amour ou l'alcool, ils sont partis en randonnées, par les plaines et dans les bois, à la quête de la mythique fleur bleue (*die Blaue Blume*). Cette fleur, associée à aucune existante sur Terre, en ce sens qu'elle n'est pas vraiment de ce monde, est tel un trésor immatériel à découvrir à l'issue d'une vie de quête spirituelle. Elle représente l'aspiration à la restauration d'un mythique « Âge d'or » où la nature se présente dans sa pureté première, où l'homme, plutôt le jeune homme pur, est en harmonie parfaite avec le divin, dans la plénitude de ses sens, en symbiose totale avec la nature, et désentravé de la contingence matérielle.

Le scoutisme, de l'utilitarisme au mouvement de jeunesse

Sur un tout autre continent, à une époque proche du début du Wandervogel, le scoutisme a été créé à l'initiative d'un homme : Lord Baden-Powell. Ce mouvement, quoique moins spontané et plus éloigné du romantisme allemand, s'est donné pour but de culti-





ver les caractères, d'affiner les consciences, de développer l'esprit civique et le sens social, de faire des hommes robustes, forts et en même temps généreux, d'aider chaque garçon à dégager sa personnalité, à exercer ses talents, à fortifier sa propre volonté.

La création du scoutisme ne se fit pas en un seul jour : elle fut la conclusion d'une série d'observations et de réflexions que fit B.-P. au cours de ses séjours en terres lointaines, mais bien sûr aussi d'un dur labeur. Ce travail fut récompensé lors du rassemblement de Birkenhead en 1929, où Baden-Powell fut fait Lord au milieu de près de 60 000 scouts issus de cinquante-six nations.

Baden-Powell, qui remarquait tout, ne tarda pas à s'apercevoir que la vie aux colonies, avec ses aventures et ses dangers perpétuels, habitait les hommes à surmonter les difficultés, à se tirer d'affaire seuls, à réfléchir avant d'agir, en un mot les rendait prêts à accomplir toutes les tâches et tous les travaux. Et en même temps, il avait constaté que les recrues qu'on lui envoyait en renfort et qui avaient vécu jusque-là en ayant à leur disposition tous les avantages d'une civilisation perfectionnée, manquaient très souvent de caractère, de force, de volonté et de maîtrise d'eux-mêmes. Il est certain que lorsqu'il suffit de tourner le robinet d'un fourneau à gaz pour faire bouillir de l'eau, on n'éprouve pas du tout le besoin d'apprendre à allumer un feu de bois sous la pluie. Mais le résultat est que la civilisation amollit souvent les caractères. Il faut chercher dans la vie simple le remède à une vie compliquée et au déséquilibre psychique que crée la sur-civilisation.

Baden-Powell voulut donner à ses recrues les qualités qui leur faisaient défaut et, pour cela, il combina un programme d'instruction spécial. Le meilleur moyen de perfectionner l'homme, c'est de se saisir de lui alors qu'il n'est encore qu'un enfant. Le scoutisme voulait lutter contre l'effroyable danger social que constitue le nombre croissant des jeunes

hommes mal orientés dans la vie ou complètement dévoyés. B.-P. estimait qu'il est plus sûr et plus économique de prévenir que de guérir.

Dans ces méthodes, le Mouvement des Éclaireurs met au premier plan le camping. Quinze jours ou trois semaines sous la tente, en pleine campagne, avec beaucoup d'air pur et de soleil, beaucoup d'eau pour se laver, c'est, pour de jeunes adolescents, une vraie cure, aussi bien morale que physique. Dans l'atmosphère saine de la pleine nature, le jeune garçon n'a pas de peine à se désintoxiquer des habitudes artificielles et déprimantes qu'il acquiert dans la masse, par esprit d'imitation. La vie rude qu'il y mène le fortifie, et lui révèle que l'on peut fort bien se passer de tabac et d'alcool — et cette expérience personnelle est plus efficace que beaucoup de conférences.

Contrairement à certaines idées reçues, le scoutisme voulait grouper fraternellement des garçons et des filles de tous pays, de toutes conditions sociales et de toutes religions, non pas en tentant l'impossible gageure de les rendre tous identiques, mais en demandant, au contraire, à chacun d'eux, de conserver et d'approfondir ses convictions particulières.

Pour vaincre la déchéance de la jeunesse, Baden-Powell prenait volontiers pour exemple l'idéal chevaleresque du Moyen-Âge : « Les chevaliers ne connaissent pas le découragement ; jamais ils ne parlaient de se rendre, et ils étaient toujours prêts à lutter jusqu'au dernier soupir. Être toujours prêt à lutter... voilà ce qu'il faut que chacun d'entre nous croie de tout son cœur. »

La réforme éducative

Le courant des « écoles nouvelles » se doit aussi d'être abordé, comme une initiative résolument tournée vers la nature. Dans la tradition de pédagogues, comme Rousseau ou





Marc Sangier à l'auberge de jeunesse de Bierville.



Pestalozzi, puis Hermmann Lietz et Gustav Wyneken dans l'Allemagne des années 1920, ce nouveau type d'écoles vise à donner un équilibre aux enfants. Ils sont admis dans un internat familial situé à la campagne, où l'expérience personnelle de l'enfant est à la base aussi bien de l'éducation intellectuelle — en particulier par le recours aux travaux manuels — que de l'éducation morale, par la pratique du système de l'autonomie relative des écoliers.

Pour ces pédagogues, la jeunesse ne peut pas prendre conscience d'elle-même dans une famille bourgeoise. Les enfants et les adolescents y restent toujours un « appendice » des adultes et sont traités et éduqués en fonction des intérêts de ceux-ci. Pour cette raison la jeunesse a besoin de sa propre sphère d'activité dans laquelle elle peut se développer selon sa propre pensée et trouver son propre style. Ce n'est qu'à l'école que les jeunes peuvent vraiment être jeunes. Mais bien sûr : une école nouvelle. Cette dernière est située à la campagne, constituant le milieu naturel de l'enfant. L'influence de la nature, la possibilité qu'elle offre de se fortifier au contact du plein air et les travaux des champs en font le meilleur adjuvant de la culture physique et de l'éducation morale. Dans l'école nouvelle d'Wickersdorf, montée par Gustav Wyneken, Le sport était un thème central, celui-ci reposait exclusivement sur des exercices physiques en plein-air pendant la saison chaude et sur les sports de neige en hiver, concept en opposition avec les écoles d'États où l'on pratiquait les agrès en gymnase. Sur le modèle du Scoutisme de Baden-Powell, des grands jeux étaient pratiqués dans la nature environnante.

Interdites en 1933, ces écoles nouvelles n'ont pu retrouver leurs développements des premières années. Pourtant certains modèles se sont développés et perdurent aujourd'hui avec un certain succès comme les écoles Steiner et Montessori pour ne citer que les plus connues.

Les Auberges de jeunesse en Allemagne et en France

« Bâtissez des auberges et ouvrez-les à toute la jeunesse du monde »

— Richard Schirrmann

Les auberges de jeunesse doivent leur existence à un homme : Richard Schirrmann, instituteur en Allemagne, qui les inventa. Pris dans un orage alors qu'il se promenait avec ses élèves en 1909, ils se réfugièrent dans une école. Pendant que ses élèves dormaient, Richard Schirrmann resta éveillé, à l'écoute de l'orage. Il rêvait d'un réseau d'hébergements simples, s'étendant à travers la campagne, où les jeunes pourraient séjourner. En



se déplaçant entre ces auberges de jeunesse, les enfants seraient au grand air. Ils marcheraient, feraient de l'exercice et se dégourdiraient les membres. Le fait de randonner et d'être proches de la nature ferait d'eux de meilleures personnes.

Schirrmann aimait se promener avec ses élèves dans les bois et les collines autour de la ville, où ils remplissaient leurs poumons d'air frais et pur, où leurs yeux échappaient aux minuscules caractères des livres pour se concentrer sur l'espace et la distance, sur la prairie et la forêt. Il pensait que non seulement le plein air et l'air frais étaient bons pour leur moral, mais que les jeunes enfants apprenaient mieux dans la nature. « *Leurs joues brillent, leurs bras nus bronzent* », s'était-il réjoui. Les enfants, qui découvrent pour la première fois la campagne, ses prairies, ses champs, ses étangs et ses ruisseaux, ne sont pas près d'oublier cette expérience. Un garçon, voyant des poissons nager dans un ruisseau, s'exclama avec admiration : « *... des poissons, de vrais, authentiques poissons vivants* ». Leur réaction et leur excitation avaient convaincu Schirrmann que c'était la bonne façon d'enseigner, que le plein air était bénéfique, pas seulement pour les leçons et l'apprentissage, mais pour le bien-être physique, mental et spirituel de ses élèves.

En France, c'est sur l'initiative de Marc Sangnier que s'ouvre en 1929 la première de la jeunesse. Celui-ci rêvait de la paix entre les peuples après cette guerre cruelle qui vit couler le sang de millions de jeunes européens entre 1914 et 1918. Il n'eut de cesse de rappeler que « L'Ajisme est une atmosphère qui rend les jeunes plus capables de se comprendre, plus prêt à s'aimer les uns et les autres ».

« Les Auberges sont une grande famille : qui a des ennuis y trouvera l'oubli, qui est pauvre sera quand même heureux, qui est fatigué pourra dormir en paix, qui est seul sur la terre trouvera des frères. » (un usager du Club dans le Cri des Auberges de Jeunesse)

L'auberge est saine de caractère, les jeunes n'y viennent pas pour le tumulte ou l'aventure, les Auberges ne sont pas non plus des « hôtels bon marché » comme ils aiment à le rappeler.

Les usagers y recherchent un esprit d'intimité et d'entente fraternelle qui les lie les uns

aux autres au sein de la grande communauté des Auberges. Chaque mouvement s'y distingue par sa tenue et ses activités. Ils ne veulent pas s'imposer entre eux des lois ou des règles strictes, qui altérerait leur esprit de liberté. Cependant, chacun, à travers son comportement individuel, se doit de créer une ambiance d'ordre et de justice. Pas besoin d'une autorité si chacun est conscient de son rôle dans la communauté. Tous ou chacun doit apporter sa pierre à l'édification de la cité future.

Car les gens des Auberges ne voient pas seulement dans leur mouvement une activité de fins de semaine (ou pour les deux semaines des nouveaux congés payés) : ils se donnent le rôle de créer une communauté fraternelle de la jeunesse dans cette Europe qui se relève à peine. Celle-ci dicterait aux anciens de placer la conduite de cette nouvelle société des jeunes au-dessus des intérêts politiques et économiques.

Les colonies de vacances

Si certaines initiatives, pour emmener les enfants des villes en camp de vacances à la campagne voient le jour dès la fin du XIX^e siècle, c'est véritablement dans l'entre-deux-guerres que se développent les colonies de vacances. Après les séjours organisés par des curés ou des pasteurs pour leurs jeunes paroissiens, c'est au tour des grands groupes (Renault, SNCF, GDF...) de mettre en place des programmes de vacances. En parallèle, les services de l'enfance des grandes agglomérations se préoccupent de plus en plus de l'hygiène et du bien-être des plus petits de leurs habitants. Les enfants qui vivent dans des logements précaires sont, dit-on alors, « souffreteux ». La mortalité infantile frappe en effet de plein fouet les taudis et de plus en plus de voix s'élèvent pour qu'ils puissent profiter des « bienfaits du grand air vivifiant », notamment lors des vacances scolaires. Cette inquiétude perce également dans la presse : « Est-il humain, est-il juste que des milliers de petits qui s'étiolent dans l'atmosphère empoisonnée des taudis n'aient point, chaque année, le réconfort de quelques jours de campagne ? C'est là une



Burg Altena : la première auberge de jeunesse créée par Richard Schirrmann.



grave question, que se posent avec inquiétude les hygiénistes vigilants.

Elle est liée à celle des espaces libres dans les agglomérations citadines ; elle l'est à la lutte contre la population. » écrit *Le Quotidien*, en août 1928.

Pour permettre aux jeunes citadins de découvrir les milles-et-un paysages de leurs pays, c'est tout un réseau de structures et d'associations qui vont se mettre en place sur le territoire français. Ainsi c'est à la découverte de la mer, de la montagne et des forêts que peut partir chaque vacance scolaire la jeunesse ouvrière pour s'extirper des fumées d'usine et des murs gris.

La guerre et l'institutionnalisation des mouvements de jeunesse

Bien avant la guerre en Allemagne, mais avec la guerre en France, l'État s'est attaché à organiser tous ces mouvements et initiatives. Ce n'est plus des jeunes et des éducateurs qui se lancent dans la création d'une auberge ou d'un groupe, qu'il soit proche du scoutisme, de randonneurs ou de Wandervögel, mais l'État tenta de structurer les mouvements, en prétendant comprendre les besoins de la Jeunesse. Le concept resta identique dans tous les pays : des chefs adultes, des uniformes, des critères d'exclusion, ainsi que des obligations d'appartenance... Alors même si le nombre de jeunes constituant ces mouvements est parfois impressionnant, ceux-ci se sclérosent, les initiatives sont de moins en moins nombreuses. Les décisions sont prises en haut de l'échelle, loin des jeunes, et il est presque impossible à ceux-ci de défendre leurs idéaux, qui se perdent dans les couloirs de vieilles administrations. Il ne faut pas comprendre par-là qu'il n'y eut aucune initiative ou mouvement se détachant du système, mais très peu, malheureusement trop peu.

Nous pouvons citer ici le groupement Jeunesse et Montagne, qui par son principe de recrutement, ses activités, et surtout ses lieux d'exercice, a réussi à combiner entraînements physiques, exigence morale, formation civique et sens de l'esthétisme.

La fin de la Guerre, si elle a un temps stimulé les anciens des mouvements de jeunesse à reprendre des initiatives et relancer des groupes, a été le début du déclin de ces mouvements. Pour beaucoup, ce fut la possibilité de rassembler à nouveau la jeunesse tout en l'organisant de manière plus libre, hors de l'État. Malheureusement, cet espoir ne fut que de courte durée : la politique des adultes ne laisse que rarement la jeunesse libre.

Conclusion

Fort de ces diverses expériences menées au cours du XX^e siècle, de nombreux mouvements et groupes vivent le jour, certains pour

Bibliographie

- *Wandervogel – Révolte contre l'esprit bourgeois*, de Karl Höffkes, éditions A.C.E. (Amis de la Culture Européenne, 2001 – Web : editions-ace.com).
- *À la Recherche d'une éducation nouvelle – Histoire de la jeunesse allemande, 1813-1945*, par Philippe Martin, éditions du Lore (2010).
- *Histoire d'une fille qui voulait vivre autrement*, de Norgard Kohlhausen, éd. A.C.E. (2006)
- *La Jeunesse "Bündisch" en Allemagne*, d'Alain Thiémé, éd. A.C.E. (2005)
- *Les avatars du juvénisme allemand, 1896-1945*, de Gibert Krebs, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle (2015)
- *Le Pèlerin entre deux mondes*, Walter Flex, Éditions ACE (2020)
- *Atlas-Wandervogel*, Éditions ACE (2020)
- *Richard Schirrmann*, Duncan M. Simpson, Éditions ACE (2021)
- *L'histoire des Auberges de la Jeunesse*, Marc Sangnier, Éditions ACE (2021)
- *L'enfant en plein Air*, Marc Augier, Gergovie (1998)
- *Baden-Powell – Chef scout*, Andre Réval, (1945)



de courte durée tandis que d'autres perdurent encore aujourd'hui. L'important n'est pas leur nombre mais plutôt l'esprit qui y souffle...

Les villes et leurs pièges ne sont plus aujourd'hui le seul obstacle à l'épanouissement de la jeunesse : l'intrusion des technologies dans les foyers — pas seulement ceux des citadins — est un mal moins visible mais plus vicieux que l'air impropre et le béton. Il est alors plus difficile de leur proposer une sortie en nature en concurrence avec un monde virtuel...

Il est alors important de « déconnecter » la jeunesse, de les éloigner de leurs écrans et des communications instantanées et puériles qui remplissent leur vie. Les sorties dans la Nature sont le moyen de procurer une bouffée d'air frais à ces jeunes. Arpenter les sentiers de son pays, partir à la découverte de ses traditions, apprendre les techniques de la vie en plein air et partager ses efforts avec ses camarades : voilà les ingrédients du remède pour désintoxiquer la jeunesse du poison de la fainéantise et du tout-virtuel.

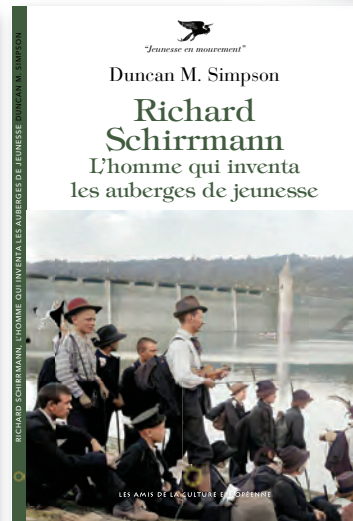
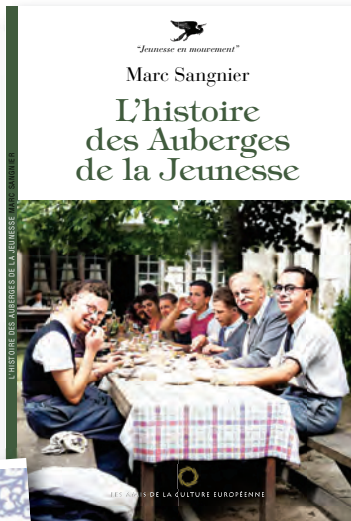
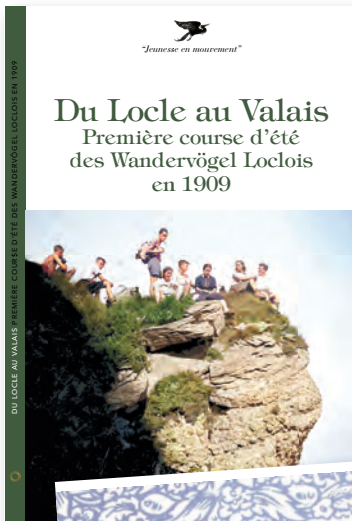
Gautier



Pour aller plus loin, consultez le site dédié aux WanderVögel : <https://wandervogel.fr>



Richard Schirrmann en randonnée avec ses écoliers vers 1910.



Publicité



4 ouvrages des Éditions ACE
<https://editions-ace.com>

Atlas Wandervogel

L'aventure des mouvements de jeunesse en photos. Cet ouvrage, comporte 94 illustrations, en noir et blanc pleine page, et retrace les randonnées à travers l'Allemagne de jeunes Allemands, filles et garçons, entre 1919 et 1929.

• **24,00€.** Ouvrage trilingue : français, allemand, espagnol. Format : A4 – 21×29,7cm; 112 pages, impression sur papier glacé et signet.



Une introduction aux rapports entre l'écologie, l'identité et l'Europe.

par Georges Feltin-Tracol

Néologisme forgé par le naturaliste allemand Ernst Hæckel en 1859 à partir des termes grecs « oïkos (*habitat*) » et « logos (*étude*) », l'**écologie** se veut la science du milieu. Sa définition étymologique reste bien vague. Longtemps ignorée du grand public, l'écologie commence à se faire connaître dans les années 1960 avec les effets de la Contre-Culture et des contestations sociales sans que sa signification soit clairement précisée. Le mot porte en lui deux grandes acceptions. Il faut distinguer l'écologie scientifique ou « biologique (ou naturelle) » de l'écologie culturelle ou « politique ».

L'écologie scientifique est l'étude rigoureuse des relations entre les organismes vivants et leur cadre naturel qu'on appelle le milieu. L'écologiste scientifique - ou écologue - analyse les rapports et les interdépendances entre les différentes espèces (humaine ou animales) avec leur entourage (les écosystèmes vivants - la flore - ou non, tels les minéraux). Il travaille dans le cadre d'une science particulière qui nécessite souvent une approche pluridisciplinaire en faisant appel à la zoologie, la biologie, la génétique, la botanique, la géologie, l'éthologie (science du comportement animal) ou la cybernétique.



Une vieille complicité

Cette nouvelle science bifurque cependant à l'initiative de quelques écologues épris d'esprit civique qui cherchent à nouer leurs recherches avec l'actualité. Ainsi ne fait-il guère de doute que le thème de la politogenèse européenne soit insistante pour certains courants politiques de l'immédiate après Seconde Guerre mondiale. Nostalgique de la République chrétienne médiévale et horrifiée par le rôle meurtrier des États-nations, la démocratie chrétienne entreprend avec fougue et application une union des États du Vieux Continent. D'autres familles politiques la rejoignent alors. Les libéraux y voient une manière d'atténuer l'interventionnisme des États-Providence et de stimuler un libre-échange maximal. Bien que très méfiants à l'origine, les gaullistes la considèrent comme un « levier multiplicateur » au prestige international de la France. Longtemps plus attachés à l'internationalisme qu'à une Europe perçue comme un dangereux projet capitaliste ou comme une arme secrète du

cléricalisme, les socialistes sociaux-démocrates en comprennent toute la pertinence. Le premier homme politique français à oser parler de « lien supranational » et à suggérer au cours des années 1920 une « fédération européenne » n'est-il pas le socialiste Aristide Briand ?

Toutefois, à l'exception notable de la démocratie chrétienne, on ne trouve un véritable enthousiasme pro-européen que chez les écologistes. Comme pour la démocratie chrétienne originelle, l'écologie est intrinsèquement hostile à l'État centralisateur et à la nation (entendue dans son acception moderne d'où peut découler le nationalisme). Méfiante envers les grandes structures technocratiques lointaines et les projets prométhéens, l'écologie préfère des réseaux de proximité telles que le quartier, la commune, la région, dans lesquelles peuvent participer à la gestion et aux décisions de la vie quotidiennes les citoyens. C'est la démocratie de base, la démocratie participative, l'autogestion politique. Cette vive sensibilité « proxémique » aurait pu soulever l'hostilité de l'écologie envers la construction européenne dont l'éloignement est patent. Or l'écologie y adhère totalement. Est-ce paradoxal ? Non. Conscients de l'ampleur de la crise environnementale, les écologistes jugent la structure nationale inadaptée et trop restreinte pour la résolution des problèmes. Par ailleurs, l'Europe selon leurs vœux est fédérale unissant régions et peuples. Ce n'est pas un hasard si au Parlement européen, les écologistes forment un groupe commun avec les régionalistes de l'*Alliance libre européenne*.



Pensée politique neuve, l'écologie s'entend rapidement avec l'idée européenne envisagée comme un ensemble de peuples et de régions. Y joue les actions et la personnalité du philosophe suisse Denis de Rougemont. Fédéraliste, personnaliste et « non-conformiste » de *L'Ordre Nouveau* dans les années 1930, il fonde en 1976 l'association écologique européenne *Écoropa*. Dans ses écrits, en particulier ceux de cette période, il répète qu'un écologiste conséquent ne peut être que fédéraliste, régionaliste et Européen. Il relie par ailleurs la nécessité de défendre les milieux naturels, de sauvegarder les particularités culturelles de chaque peuple et de construire une Europe respectueuse de la vie. Au secret nucléaire et à l'individualisme automobile qu'il associait à la démesure « natio-



nalocentrique », Denis de Rougemont valorise les énergies renouvelables et l'usage des moyens collectifs de locomotion, facteurs propices à la liberté de la personne et à la responsabilité civique des communautés. Car plus qu'une démarche militante, partisane ou électorale, l'écologie demeure surtout une manière originale d'avertir nos contemporains du caractère éphémère de leur passage sur la planète. Ils doivent normalement en prendre soin parce qu'ils l'ont reçu de leurs aïeux et qu'ils la transmettront à leurs enfants. En ces temps d'individualisme hypertrophié où triomphe le chacun-pour-soi et la guerre de tous-contre-tous, cet impératif tangible de solidarité entre les générations ne doit être ni oublié, ni délaissé. La grande différence entre l'animal et l'homme réside sûrement dans l'immense responsabilité du second à préserver les subtiles dynamiques de la vie. C'est pourquoi l'écologie est une science si humaine.



liste de l'écologie remonte à ses origines. En effet, d'abord traduction en arguments politiques et philosophiques des données fournies par la science écologique, et par ailleurs fruit des préoccupations de certains chercheurs sur les ravages de la croissance industrielle, de l'explosion démographique, du danger nucléaire, du déséquilibre Nord-Sud, du gaspillage des ressources naturelles, l'écologie politique avertit les hommes de la détérioration du milieu dans lequel ils vivent. Elle propose aussi des résolutions à cette crise anthropologique, d'où l'existence de formes d'écologie politique (ou *écologismes*) incompatibles les unes avec les autres.

« La première, remarque Antoine Waechter, regroupe tous ceux qui n'ont jamais milité ailleurs que dans les mouvements écologistes ou qui ont définitivement coupé le cordon ombilical ayant pu les rattacher dans le passé à une autre sensibilité politique. Ceux-là sont tout particulièrement attachés à l'indépendance du mouvement. La deuxième tendance est représentée par ceux qui viennent de la gauche ou de l'extrême gauche et qui n'ont pas encore rompu le lien culturel avec leur famille d'origine. Pour eux, la démarche écologiste constitue une nuance apportée à une démarche antérieure, ou encore un moyen nouveau d'arriver aux mêmes fins. Les premiers, fidèles au projet de départ, se prononcent en faveur d'une troisième voie qui ne s'inscrit pas dans le clivage linéaire droite-gauche, alors que les seconds plaident plutôt pour un projet de gauche sur lequel viendrait se greffer l'écologisme ⁽¹⁾. » À ces deux courants, il faut y ajouter ce qu'Alain de Benoist, après Arne Naess, appelle « l'écologie superficielle [qui] se ramène à une simple gestion de l'environnement et vise à concilier préoccupation écologique et productivité en termes de rentabilité, sans remettre en cause les fondements mêmes du système de production et de consommation dominant ⁽²⁾ ».



On peut résumer en tablant sur la rivalité,

Les écologismes

Grâce à une forte abstention, *Les Verts* français ont remporté de nombreuses municipalités en juin 2020. Quelques mois auparavant, des élections législatives ou locales en Allemagne, en Belgique et au Luxembourg montraient une forte poussée du vote vert ou « écologiste ». Les élections européennes du printemps 2019 en France ont même vu la liste du *Parti communiste français* être concurrencée par celle du *Parti animaliste*.

Sans cesse mise en exergue par des médias bien-pensants, la question de l'environnement devient une préoccupation majeure pour certaines catégories sociales qui sont souvent, ô paradoxe, citadines, voire métropolitaines. Sous couvert de défense de la nature et des petits oiseaux, les divers partis « verts » soutiennent un programme hostile aux traditions qui fait une large place aux perversions de la modernité, au métissage et au cosmopolitisme. Même si les premiers thèmes naturalistes (ou écologiques) se trouvent chez des penseurs contre-révolutionnaires ou royalistes intransigeants, l'infléchissement mondia-



1 Antoine Waechter, « Ni droite ni gauche », entretien dans *Krisis*, n° 15, septembre 1993, p. 19.

2 Alain de Benoist, « Les deux écologies », dans *Éléments*, n° 79, janvier 1994, p. 6.



plus ou moins ouverte, de trois sortes d'écologie. Favorable aux réformes, l'*écologie de marché* veut améliorer l'attitude de l'homme envers les écosystèmes et les animaux. On parle alors de « développement durable » et d'environnementalisme social-démocrate chrétien-libéral. Héritière de Mai 68, de l'idéal libertaire et de la nostalgie autogestionnaire, l'*écologie sociale* sort du cadre purement environnemental pour essayer de lier le sort de la nature au sort des individus victimes de la « financiarisation » de leurs sociétés. Elle choisit la révolution sociétale et considère l'*écologie comme quatrième gauche*. L'*écologie profonde* (ou *deep ecology*) conçoit l'appartenance des êtres humains à des ensembles vivants plus vastes et plus complexes. Pouvant aller jusqu'au biocentrisme (voir le véganisme) par refus de l'anthropocentrisme, l'écologie profonde n'en pose pas moins des questions essentielles sur le destin de l'homme et de la Terre. Réagissant à la mainmise techno-productiviste, il postule une *réaction* fondatrice d'une vision du monde solidariste, conservatrice et identitaire.

Contrer, refuser ou dépasser la Technique ?

Le premier point qui plaide en faveur d'une convergence entre les écologistes authentique et la Révolution conservatrice concerne l'attitude à prendre envers la Technique et le Progrès. « **Les écologistes, déclare Antoine Waechter, ne sont pas opposés à la technique mais ils ne confondent pas progrès et progression technologique. Nous devons conserver une attitude critique permanente face à l'outil, pour rejeter la technique qui menace, et conserver celle qui libère. Les partisans d'une société soumise à la technique fondent leur démarche sur le rationalisme conquérant des Lumières, pour lequel l'activité humaine doit tendre vers la domination absolue des forces de la nature, comme si l'humanité avait pour seul projet de se réaliser dans l'innovation technique** ⁽³⁾. » Certes, le propos semble banal venant d'un écologiste, mais si on relit avec attention le passage, on comprend qu'Antoine Waechter dénonce le mythe du Progrès technique censé améliorer de l'extérieur le for intérieur des personnes.



Ce genre de critiques rappelle, par bien des côtés, les remarques d'Evola dans *Chevaucher le Tigre* qui écrit qu'« **on peut comprendre que l'envers effectif de tout progrès scientifique et technico-scientifique soit une stagnation, voire un "ensauvagement" intérieur. Ce progrès ne corres-**

pond à aucun progrès intérieur parallèle, se déroule sur un plan séparé, n'a pas d'incidence sur la situation concrète et existentielle de l'homme qui, au contraire, est laissé à lui-même. Il est à peine besoin de se rappeler l'absurdité ou la désarmante ingénuité de ces idéologies sociales modernes qui ont presque mis la science à la place de la religion pour montrer à l'homme la voie de la béatitude et du progrès et l'acheminer sur cette voie ⁽⁴⁾. » L'écologie responsable d'Antoine Waechter qui se veut être la critique radicale et intelligente de la société prométhéenne, rejoint ainsi le constat d'Oswald Spengler qui observe que « **la mécanisation du monde est entrée dans une phase d'hypertension périlleuse à l'extrême. La face même de la Terre, avec ses plantes, ses animaux et ses hommes, n'est plus la même. En quelques décennies à peine, la plupart des grandes forêts ont disparu, volatilisées en papier journal, et des changements climatiques ont été amorcés ainsi, mettant en péril l'économie rurale de populations entières. D'innombrables espèces animales se sont éteintes, ou à près, comme le bison, par le fait de l'homme; et des races humaines entières ont été systématiquement exterminées jusqu'à presque l'extinction totale, tels les Indiens de l'Amérique du Nord ou les aborigènes d'Australie** ⁽⁵⁾. »



« La Civilisation est elle-même devenue une machine »

Dès 1931, Oswald Spengler a compris que la « *civilisation occidentale* » produit « **un monde artificiel [qui] pénètre le monde naturel et l'empoisonne. La Civilisation est elle-même devenue une machine, faisant ou essayant de tout faire mécaniquement. Nous ne pensons plus désormais qu'en termes de "chevaux-vapeur". Nous ne pouvons regarder une cascade sans la transformer mentalement en énergie électrique** ⁽⁶⁾. »

Antoine Waechter ne sombre pourtant pas dans le passéisme. Il tente de dépasser le clivage entre pro- et anti-technicistes en préconisant de manière inconsciente l'attitude altière de l'homme différencié : savoir domestiquer et, finalement, se servir de l'œuvre technicienne dans un sens transcendant. La distanciation par rapport à la Technique est en effet le seul comportement qui vaille au néo-Européen.

Bien que risquée, cette démarche, fruit d'une inquiétude envers la « mécanisation »

3 Antoine Waechter, art. cit., p. 20.

4 Julius Evola, *Chevaucher le Tigre*, Guy Trédaniel/Éditions de la Maisnie, 1982, pp. 171-172.

5 Oswald Spengler, *L'Homme et la Technique*, Gallimard, 1958, p. 143, c'est l'auteur qui souligne.

6 Oswald Spengler, op. cit., pp. 143-144.



des comportements, semble la plus efficiente des postures à adopter face à l'hypertrophie de la « Civilisation machiniste ». Son immense mérite réside dans la conciliation de l'anti-modernité de la Tradition avec une conduite post-moderne à l'égard de cette même Technique considérée comme un adjuvant au dépassement personnel. Si, avec Julius Evola, il faut accepter que « **le progrès de la science et de la technique n'[...] apportent rien [à l'homme] : ni connaissance, ni puissance et encore moins une norme supérieure d'action** »⁽⁷⁾, il est cependant possible qu'il subsiste, dans ce vieux monde moderne, terne et médiocre, des êtres d'exception pour qui le message de la Tradition n'est pas, au mieux, une glose absconse, au pis, un charabia hermétique incompréhensible. La seule manière de leur forger une véritable personnalité consiste à leur proposer la restauration d'« **une vie fondée sur ce qui a toujours de la valeur** »⁽⁸⁾, une vie dans laquelle la Technique ne serait qu'un instrument parmi d'autres, rationnels ou non.

La confirmation de la présence sous-jacente de thèmes « droitistes » dans l'écologie se retrouve souvent dans l'emploi de mots ou l'usage d'idées dont la tonalité est franchement conservatrice. L'exemple le plus frappant réside dans le slogan lancé par la Fondation Cousteau sur les *générations futures*. Il s'agit de sauvegarder l'intégrité naturelle de la planète non plus seulement pour nous-mêmes dans la perspective d'en jouir instantanément, mais en vue de léguer à nos descendants un univers riche, vivant et varié. Ce slogan inclut une notion de responsabilité des vivants envers leurs successeurs, nés ou à naître. La préservation des sites naturels, des paysages, des milieux rares, introduit d'une manière détournée dans l'argumentation écologique, l'idée de transmission.

« Nous vivons pour léguer un héritage »



Les écologistes reprennent à leur compte la célèbre phrase d'Arthur Moeller Van der Bruck : « **Nous vivons pour léguer un héritage** »⁽⁹⁾. Ainsi, l'écologie profonde conçoit « **qu'en tant qu'hommes nés à une époque déterminée, nous ne faisons que poursuivre la tâche commencée par d'autres et que là où nous nous arrêterons, d'autres la reprendront [...], que l'individu passe, mais que l'ensemble des rapports subsiste** »⁽¹⁰⁾. Contrairement aux discours politiques qui,

chasse aux voix oblige, ne s'adressent qu'aux électeurs et ne se soucient ni des enfants, ni des morts, l'écologie se tourne vers l'avenir bien que cette orientation demeure timide. Il faut toutefois déplorer qu'elle n'associe pas aux êtres présents et à venir, ceux qui ne sont plus, occultant par la même occasion un axe de référence essentiel pour les sociétés humaines dont les plus traditionnelles reconnaissent « **la puissance médiatrice qui transmet le passé à l'avenir** »⁽¹¹⁾. Souhaitons que l'absence de prise en compte du passé soit temporaire, sinon, il faut craindre que « *Pour les générations futures* » ne demeure qu'un vague mot d'ordre progressiste dans lequel les gens ne verront que l'espérance d'un monde meilleur, « environnementalisé » et simultanément *high-tech*, ce qui ne reviendrait en fait qu'à renforcer la pérennité du modèle occidental.

Le dernier élément potentiellement constitutif d'un conservatisme alternatif opératoire et novateur dans l'écologie politique contemporaine est l'inclusion, au sein des revendications « vertes », de la réalité identitaire. Il n'est pas paradoxal que la profession de foi électorale du candidat Waechter à l'élection présidentielle de 1988 propose « **d'épanouir nos identités régionales [...] en attribuant des compétences nouvelles aux Régions [...], en accordant un statut pour les langues et culture corse, basque, occitane, flamande, bretonne... et un financement public pour les écoles en langue régionale** » ou bien qu'un régionaliste corse comme Max Siméoni ait représenté *Les Verts* français au Parlement de Strasbourg. Ce n'est surprenant que pour ceux qui ne comprennent pas qu'il serait absurde de maintenir les identités populaires dans un cadre entièrement bétonné, pollué et dévasté ! Comme il serait aberrant de vouloir défendre les écosystèmes et la diversité des espèces animales et végétales sans se soucier des dégâts qu'engendre l'uniformisation planétaire sur les modes de vie, les peuples et les cultures !

Tout peuple, toute civilisation naît, s'épanouit et meurt dans un espace bien précis, dans un terreau particulier différent de tous les autres. Le sol, fécondé par la psyché commune - l'*égrégoire* cher aux ésotéristes - est la matrice des hautes civilisations. La notion de biotope s'applique aussi aux communautés humaines parce que, en relation permanente avec un paysage spécifique, elles fondent toutes une existence collective. Cette existence particulière se symbolise par une gastronomie, un habillement, un habitat, des mœurs qui constituent un art de vivre original imprégné des génies du lieu. Attenter à l'intégrité de leur milieu naturel revient automatiquement à les agresser. Les Anciens appel-

7 Julius Evola, op. cit., p. 172.

8 Albrecht Erich Günther cité dans la préface d'Alain de Benoist, dans Arthur Moeller Van der Bruck, *La Révolution des Peuples jeunes*, Pardès, coll. « Révolution conservatrice », 1993, p. 36.

9 Arthur Moeller Van der Bruck, *Le Troisième Empire*, Sorlot, 1981, p. 256.

10 Idem.

11 id.



lent la symbiose existant entre les civilisations et le cosmos qui les entoure : l'harmonie. L'histoire est, hélas !, pleine des outrages faits par l'Occidental à la biosphère/culturosphère dont l'anéantissement de peuples entiers en constitue l'illustration la plus évidente. Au-delà du strict aspect environnemental, la destruction méthodique des paysages bouleverse à jamais la vie, les structures sociales et l'imaginaire des autochtones qu'ils soient d'Amazonie (voir le superbe film de John Boorman, *La Forêt d'émeraude*) d'Afrique, d'Asie, d'Océanie ou d'Europe.

La défense des peuples passe donc par la défense de l'endroit où ils vivent. Le français étant une langue métaphorique pleine de correspondances symboliques, il n'est point anodin de remarquer que, dans le beau mot « enracinement », nous trouvons la radicale « racine » qui renvoie à celle de l'arbre. D'ailleurs, n'est-ce pas étrange que la langue de Molière accorde une similitude graphique entre « humus » et « humain » ? L'homme ne serait-il pas l'humus sur lequel éclosent les cultures ?



L'être humain a besoin d'un *locus*, d'un terroir. « C'est l'étendue terrestre et charnelle que l'on se plaît sans cesse à découvrir parce que l'action de la nature et de l'homme l'a faite inépuisablement protéiforme. Plus on ralentit, plus on découvre de merveilles. Mais, pour en connaître vraiment les

richesses, il faut devenir son habitant. Le lieu le plus beau – si ce n'est pas la banlieue – est celui que l'on habite, parce qu'ici le temps se combine avec l'espace pour permettre d'en pénétrer tous les replis, et d'en découvrir la diversité sans cesse renouvelée au cours des saisons et des années. C'est ainsi que par toutes sortes de racines, dont la plus puissante et

la plus nourrissante pour le cœur est l'amour qu'il porte à sa maison, à son village ou à son pays, l'arbre humain puise la force de se dresser et de se mouvoir, ce que lui seul peut faire en même temps ⁽¹²⁾. »

Dans ce cadre-là, la notion de patrie se réalise pleinement et cesse d'être une abstraction pour devenir la patrie charnelle où prospère ou, plus exactement, se maintient la communauté locale qui « se manifeste par l'existence concrète, les qualités propres. Elle est origine, nature, autant que produit reproductible. Elle est l'être plutôt que l'avoir que conquiert et détient le pouvoir ⁽¹³⁾. ».

Protection de la ruralité

Outre le soutien apporté aux mouvements régionalistes, il paraît indispensable d'assurer la défense culturelle et politique des terroirs, ou, si l'on préfère, des pays, dans son acception première. La protection de la paysannerie et, plus largement, de la *ruralité* n'est point une action vaine. En effet, « il n'y a pas de mariage de l'homme et de la nature, de société différente parce qu'enracinée en son lieu, sans campagne où des paysans pratiquent l'agriculture. [...] Car le paysage n'est pas un spectacle, mais un signe. Signe de vie, d'une certaine façon de cultiver, de sentir et de penser ici sur terre ⁽¹⁴⁾. ».

La lutte en faveur des identités et de l'environnement passe nécessairement par la renaissance du monde rural. « J'appartiens de tout mon être, remarque Georges Bernanos, de toutes mes fibres, à une vieille civilisation sacerdotale, paysanne et militaire ⁽¹⁵⁾. »

L'histoire confirme ce propos qui se réfère de manière implicite à la tripartition indo-européenne mise en évidence par Georges Dumézil. Depuis des millénaires, nos identités se forment dans les bourgs et les villages des pro-



12 Bernard Charbonneau, *Sauver nos régions, Écologie, régionalisme et sociétés locales*, Sang de la Terre, 1992, pp. 26-27, c'est l'auteur qui souligne.

13 id., pp. 32-33. C'est l'auteur qui souligne.

14 id., pp. 175-176.

15 Georges Bernanos, *Français, si vous saviez ?*, Gallimard, 1961, pp. 257-258.



vinces où ils conservent, malgré la Modernité, une activité liée à la culture des sols qui ordonne, agence et fructifie la nature.



Voilà pourquoi, conservatrice et identitaire, l'écologie de demain sera païenne. « **Le vrai paganisme**, note Paul Sérant, **au sens original du terme, n'est pas une position polémique contre la croyance. Il est la relation intime de l'être humain au sol et à son mystère. Il importe aujourd'hui**

que nous retrouvions tous ce paganisme-là. J'ai vu, ces dernières années, des régionalistes de toutes tendances confessionnelles ou politiques. Quand ils sont sérieux, ils sont païens, même si ce mot ne leur convient pas. Païens, parce que reliés à une terre. C'est ce qui me paraît le plus important ⁽¹⁶⁾. » Seul un comportement païen peut véritablement fonder l'enracinement ou, plus précisément, les enracinements dans les différentes communautés d'appartenance.



Pour sa part, Simone Weil observe que « **l'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie** ⁽¹⁷⁾. » Seule une attitude païenne concilie la pluralité d'appartenance communautaire. Elle permet même d'opposer « **à l'unification mécanique et destructrice du Pouvoir [...] l'unité des écosystèmes ou associations vivantes qui combinent et équilibrent, en dépit des tensions, des éléments complémentaires parce que divers.**

L'antithèse positive de l'organisation centralisée, c'est l'ordre polycentrique qui fédère individus et sociétés ; qui fait qu'un homme appartient - comme ce fut et reste encore pour quelque temps le cas - à plusieurs sociétés à la fois. À sa famille, son village et sa contrée aussi bien qu'à son continent et à son espèce. [...] Même à sa nation, si elle existe et ne devient pas un cancer qui envahit tout ⁽¹⁸⁾. » Bernard Charbonneau plaide par conséquent en faveur d'« **un mouvement écologique et fédéraliste [... qui] n'a rien d'une idéologie ; échappant au cadre de la Droite et de la Gauche, il est révolutionnaire parce que conservateur** ⁽¹⁹⁾ ».

Pour l'heure, force est de constater que l'écologie politique tend de plus en plus à devenir une écologie politicienne qui, au nom de soi-disant critères de crédibilité électorale, s'intéresse plus au très court terme et à la gestion économique qu'aux identités culturelles, au dépassement de la Technique et à la transmission du legs. L'écologie que nous souhaitons, conservatrice, identitaire et païenne, facteur d'enracinements et de régénération des communautés organiques, demeure pour l'instant virtuelle. Néanmoins, « **si l'écologie n'est pas la simple défense de la nature, si le régionalisme est autre chose que l'enfermement dans un particularisme, les deux se complètent, la défense du pays et de leurs cités donne un contenu humain, politique et social à l'écologie** ⁽²⁰⁾. » Commencera alors une véritable révolution écologique. Elle nettoiera nos existences de toutes ces pollutions idéologiques et culturelles qui nous assaillent sans cesse. La contestation révolutionnaire-conservatrice du modèle occidental doit esquisser l'ébauche d'un monde *autre*, vivant et différent « **où, de nouveau, Cérès voyagera avec l'anguille et l'hirondelle. Il y faudra que la langue, l'air, l'eau et l'État soient redevenus propre** ⁽²¹⁾ ».



Georges Feltin-Tracol

16 Paul Sérant, *Des Choses à dire*, La Table Ronde, 1973, pp. 231-232.

17 Simone Weil, *L'enracinement*, Folios, coll. « Essais », 1990, p. 61, c'est nous qui soulignons.

18 Bernard Charbonneau, op.cit., p. 149, c'est l'auteur qui souligne.

19 id., p. 168.

20 id., p. 22.

21 Pierre Boutang, *La Fontaine politique*, Hallier/Albin-Michel, 1981, p. 342.



Konrad Lorenz: un prodigieux observateur du monde vivant.

par Jean Mabire

Médecin, naturaliste, philosophe, écrivain... Il est difficile de « classer » Konrad Lorenz, tant cet homme qui semblait tout d'une pièce, avec sa forte carrure, ses cheveux et sa barbe de neige, ses yeux d'azur, était un personnage étonnant.

Les jurés du prix Nobel 1973, qui lui fut décerné alors qu'il avait 71 ans, devaient hésiter avant de savoir quelle était la véritable nature des travaux du savant qu'ils récompensaient, car il n'existe pas de prix pour la biologie.

Sans en être le fondateur, il était le plus grand représentant moderne d'une discipline que l'on nomme l'éthologie et qui est l'étude du comportement. Etudiant inlassablement, tout au long de sa vie, les animaux, à commencer par ses chères oies cendrées, il devait trouver des applications importantes de ces découvertes chez l'homme, notamment sur le problème de l'inné et de l'acquis.

Ce passage de la zoologie à l'humanisme devait parfois faire scandale, d'autant que cet Autrichien avait commencé à être connu dans les années 30 et qu'il occupa au début de la guerre la propre chaire de Kant à l'université de Königsberg, rebaptisée par les occupants soviétiques Kaliningrad.

Seulement, cet inlassable observateur du « comportement instinctif » était un scientifique incontournable. Et il possédait de surcroît, avec un sens de l'humour et un goût pour la caricature indiscutable, un réel talent littéraire. Qui a oublié que 1968 vit paraître ce chef-d'œuvre devenu fort populaire qui s'intitule: Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons ?

Hérédité ou milieu ? Telle est la question capitale que l'œuvre de Konrad Lorenz nous conduit à poser, même si c'est aujourd'hui une question dérangeante dans un monde où le dogme de l'égalité a pris la dimension d'un véritable credo religieux. Il n'est donc pas inutile, avant d'évoquer ce savant, de consacrer quelques lignes à son père, Adolf Lorenz. Ce médecin orthopédiste autrichien, qui voyagea beaucoup et vécut outre-Atlantique, au point d'être parfois surnommé par ses compatriotes der Amerikaner (l'Américain), était devenu un ami personnel de l'empereur François-Joseph. Il avait des idées médicales pour le moins singulières et posait en principe que « le nouveau-né doit être apte à supporter la vie extra-utérine ou alors il vaut mieux qu'il meure ».

Son fils Konrad naît presque vingt ans après son frère Albert, alors que leur mère a déjà une bonne quarantaine d'années. L'enfant voit le jour le 7 novembre 1903 à Attenberg dans une vaste demeure d'un style que l'on pourrait qualifier de fort « kitsch ».

À peine âgé de quelques années, Konrad se passionne pour les animaux et une de ses premières lectures sera le livre d'un disciple allemand du grand savant évolutionniste britannique Charles Darwin.

Le spectacle de la nature envoûte littéralement l'enfant, qui écrira un jour: « Celui qui a vu, ne serait-ce qu'une fois, la beauté intime de la nature ne peut plus jamais s'en arracher. Il deviendra poète ou naturaliste et, s'il a de bons yeux et des facultés d'observation assez subtiles, il peut devenir les deux. »

Le célèbre praticien Adolf Lorenz voudrait



bien que Konrad soit aussi médecin et se désespère de voir son fils cadet perdre son temps à étudier le vol des corneilles dans le parc familial.

Pour le satisfaire, Konrad, après un séjour à New York, épouse une amie d'enfance, Gretl Gebhardt, en 1926, achève ses études de médecine deux ans plus tard et obtient un poste à l'Institut d'anatomie de Vienne.

Sa grande passion n'en demeure pas moins l'observation des oiseaux dans les marais du Danube. Il est bien décidé à faire de l'étude du comportement animal une véritable science dont il serait le moderne pionnier. Il s'intéresse aux hérons et aux choucas. Son père, assez surpris par ses recherches et ses propos, écrit de lui: « Konrad prétend que la psychologie humaine a beaucoup à apprendre de la psychologie animale et qu'il n'y a pas de



différence sensible entre ces deux branches de la science. »

En 1933, il obtient son doctorat en zoologie. Tandis que son épouse s'installe comme gynécologue tout en élevant leurs trois enfants, il multiplie les croisières fluviales sur le Danube et se passionne pour les randonnées motocyclistes. Il aime se déclarer une sorte de « *paysan scientifique* » et consacre des mois et même des années à étudier les oies. Dès 1937, il publie un important essai : *Sur la formation du concept d'instinct*.

La politique l'intéresse peu. Comme la majorité des Autrichiens, à commencer par son père, le Dr Adolf Lorenz, il considère plutôt l'Anschluss de 1938 comme une bonne chose et, sans être un national-socialiste convaincu, il accepte en 1940 d'occuper à Koenigsberg, capitale de la Prusse Occidentale, la chaire de psychologie.

Une de ses hantises est alors la « domestication » dont il a constaté les ravages chez les animaux et qu'il voudrait éviter aux hommes : il préfère le loup sauvage au roquet domestique. Pour lui, « *les altérations du comportement humain sont les symptômes d'une décadence génétique* ».

Si son extrapolation de l'animal à l'homme choque parfois, on n'y trouve pas moins les prémisses de ce que sera la véritable écologie. Il ne sépare pas l'homme de la nature et défend la sélection, n'hésitant pas à célébrer, en 1940, « *l'idée de race en tant que fondement de notre Etat* ». De toute sa vie, on ne cessera plus de lui reprocher ce que l'on considère comme une apologie du IIIe Reich et du racisme biologique, que certains nommeront le « *darwinisme social* ».

Après l'attaque allemande contre l'Union soviétique, Konrad Lorenz est mobilisé comme médecin militaire. Il servira en Biélorussie, près de Vitebsk, où il sera fait prisonnier au solstice d'été 1944. Après une captivité

en Arménie, il est libéré et regagne Altenberg en février 1918.

Une nouvelle carrière commence pour lui. D'abord, celle d'un professeur qui dirige l'Institut d'ethnologie comparée de Vienne, avant de créer un laboratoire de biologie à Wilhelmshaven en Westphalie, puis un Institut à Scewiesen en Bavière.

Il trouve le temps d'écrire. Non seulement des articles scientifiques, mais aussi des livres à destination de ce qu'on nomme le grand public. Seront ainsi publiés en français, à partir de 1968, des livres qui deviendront des « best-sellers » : *Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons*

Puis *L'agression* (que l'on aurait mieux fait de traduire par *L'agressivité*), *Tous les chiens, tous les chats...*

Un de ses meilleurs livres, paru en 1973 — l'année de son prix Nobel — évoque *Les huit péchés capitaux de notre civilisation*. Finalement, il se révèle ce qu'on nomme un écrivain engagé, avec *L'homme en péril* ou *La forêt : royaume en danger*. Il meurt le 27 février 1989 dans son village natal autrichien d'Altenberg où venaient le visiter des disciples du monde entier (voir, en 1975, le numéro spécial de la revue *Nouvelle école* sur l'éthologie, qui contient un entretien révélateur avec Alain de Benoist). Il avait écrit, peu auparavant, avec Alec Nisbett qui devait lui consacrer un livre remarquable

« *La décadence culturelle est beaucoup plus rapide que la décadence génétique, et par conséquent elle est plus imminente. Et je n'ai compris que dernièrement à quel point la culture ressemble à un organisme vivant. L'attachement sentimental à certaines valeurs reste le seul lien qui maintienne encore l'humanité dans le droit chemin — un lien qui se perd rapidement dans la technologie.* »

Jean Mabire

Retrouvez ce texte de Jean Mabire
lu par les amis de Jean Mabire



En collaboration avec l'association des Amis de Jean Mabire, TVNC s'est engagée la lecture des textes écrits par Jean Mabire sur plus de 900 écrivains, dans des chroniques hebdomadaires publiées entre 1990 et 2006.

On trouve une preuve de l'honnêteté intellectuelle de Jean Mabire à travers chacun de ses portraits d'écrivains : pas une seule mesquinerie raciste, politique, religieuse, littéraire, n'entache sa volonté manifeste de pousser le lecteur à lire, toujours et encore, et souvent à découvrir un auteur. Ainsi commence l'éternité d'un écrivain lorsqu'on sauvegarde son souvenir, c'est-à-dire son « âme ».

« *Que lire ?* » est non seulement la grande œuvre de Jean Mabire, mais un testament magnifique qu'il laisse à ses innombrables lecteurs passés, présents et futurs. Un jour, peut-être, on dira « *le Mabire* » comme on disait hier « *le Lagarde et Michard* ». Nous serons quelques-uns à dire que nous le Mabire, l'homme, nous l'avons connu. Et aimé.

- Les vidéos sont disponibles en ligne, gratuitement, sur le site www.TVNC.tv et disponible sur DVD, en vente sur le site de l'Agence2Presse - www.agence2presse.eu

Konrad Lorenz. Un prodigieux observateur
du monde vivant.

Mars 7 juillet 2020
DVD n°4 - L'esprit germanique
Textes choisis et lus par Erwin Holz, auditeur de l'Institut Biade





Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
Siège social : 13 quai de Solidor - F35400 SaintMalo
Adresse administrative : BP 14 - F59137 Busigny

contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2021
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)